

QUAND LA PEUR VOUS
HANTE !



QUAND LA PEUR VOUS HANTE !

Recueil de nouvelles fantastiques réalisé par les 4e B

Ont participé à ce projet :

Hella Bekheit, Louis Blanc, Boone, Kim-Anne, Dessaints Tiffany,
Dy Yohan, Guillaumond, John-Rémi Guyant, Noé Laureillard,
HuuTan Mai, Quynh Ly Malric, Nicolas Moinard, Phuc Ngo,
Justin Nguyen, Phi-Kevin Nguyen, Poppy Nguyen-Eastwood, Mai
Thao Nguyen Ngoc, Hong Nghia Nguyen Phan, Mai Ly Phan, Sara
Phan Van, Ian Russel, Landry Ta, Trieu Binh To, Valentin
Thévenin, Guillaume Tran, Ophélie Tran, Sylvie Vongsouthy,
Glib Zhmurin.

Illustration de couverture : Quynh Ly Malric

Lycée Français International Marguerite Duras
de Ho Chi Minh Ville
juin 2014

Préface

Dans sa nouvelle « La Peur », Maupassant explique qu'« on n'a vraiment peur que de ce qu'on ne comprend pas ». A leur tour, les élèves de 4e B ont imaginé des situations où des objets prenaient mystérieusement vie, puis ont rédigé des nouvelles fantastiques où la frayeur se mêle à l'incompréhension. Chacun a retravaillé son texte à plusieurs reprises pour en améliorer le style et c'est un florilège de ces écrits qui constitue ce recueil.

Sous la houlette de M. Aucante, professeur d'arts plastiques, la classe a ensuite illustré ces nouvelles par des dessins à l'encre ou au stylo. C'est le résultat de ce travail à la fois individuel et collectif que nous vous présentons, en espérant que vous prendrez plaisir à vous faire peur en parcourant ces récits illustrés.

Bonne lecture !

Catherine Weyl
professeur de lettres



Méduse et mon bracelet argenté

par Poppy Nguyen-Eastwood

C'était l'été, je vivais chez ma grand-mère, qui habitait juste à côté du Louvre, dans le premier arrondissement de Paris parce que

mes parents étaient en instance de divorce. Sa maison était petite, mais elle avait quand même un jardin. Le long des murs couraient des haies d'environ un mètre, près desquelles, au milieu du jardin, trônait une statue. Une table et deux chaises étaient installées près des petits lutins situés devant des haies. Ma grand-mère aimait bien la mythologie grecque et la statue représentait Méduse, un monstre aux cheveux entremêlés de serpents qui possédaient le pouvoir de pétrifier tout mortel qui les regardait.

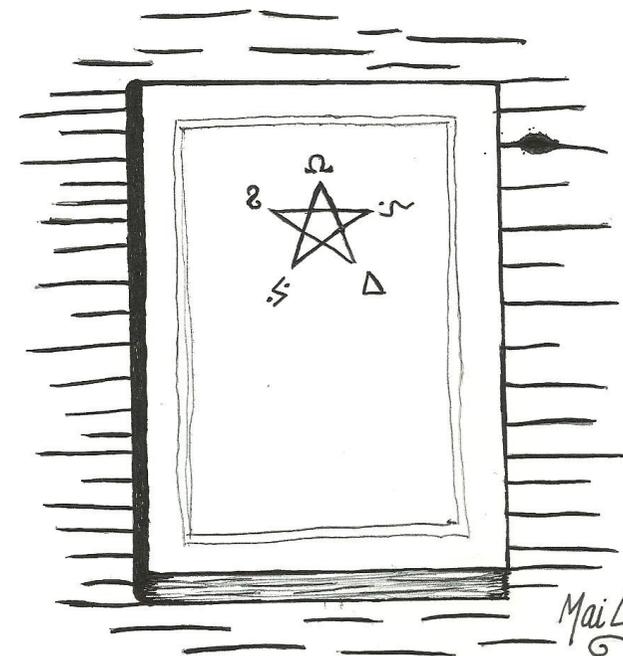
Un soir, lors d'une tempête, j'étais dans mon lit en train de lire mon livre préféré. Il était environ minuit et je commençais à avoir la migraine. Tout à coup, j'entendis un grincement. Un grincement de quoi ?... De porte ?... Je frémis un peu mais je me dis que c'était sans doute grand-mère. Je descendis quand même pour vérifier.

La lune éclairait le jardin et la petite maisonnette, malgré la tempête. Je respirai. Quelle était cette sensation bizarre que j'éprouvais ? Je n'en savais rien, mais, en tout cas, grand-mère ne se trouvait pas là. Je marchai jusqu'à la porte du jardin, d'un pas léger et silencieux. Mes cheveux longs et noirs me chatouillaient le dos, c'était comme si un chat venait frotter sur moi sa fourrure hérissée. Cela me faisait trembler encore plus. Je ne voulais pas ouvrir la porte mais je me sentais attirée malgré moi au dehors. Je pris la poignée, mes mains frémisaient de plus en plus et mes dents claquaient. La porte s'ouvrit en laissant s'engouffrer une rafale de vent qui me bouscula, mais je parvins à retrouver mon équilibre. J'entrai lentement dans le jardin. La tempête cessa alors ; la lune brillait énormément en faisant scintiller le bracelet que m'avait offert Papa pour mes treize ans. C'était l'une des rares choses qui comptaient beaucoup pour moi.

J'observai la statue. Ses cheveux en forme de serpents hideux étaient affreux à voir, ses yeux blancs qui semblaient ne rien voir me hérissaient les poils. Mon cœur battait à tout rompre. Je voulais me réfugier dans la maison, mais j'étais paralysée. Je levai une main tremblotante pour toucher ses cheveux et, soudain, ses yeux

vides devinrent rouges et ses mains blanches se transformèrent en pattes jaunes aux doigts démesurément longs. Ses cheveux se métamorphosèrent en de vrais serpents ! La statue prenait vie ! Avant que j'eusse pu lui échapper, elle m'attrapa par les épaules. Je criai alors de toutes mes forces ! Je me débattis comme une folle ! Je paniquais, mes jambes donnaient des coups de pieds faibles et misérables. J'essayais en vain de la repousser, mais ses mains puissantes me retenaient. J'étais épouvantée, terrifiée ! Puis, la statue prit mon bracelet, me tira les cheveux et me lâcha. Elle le fit si soudainement que je perdis connaissance.

Je me réveillai le lendemain dans mon lit avec une très forte migraine. Je ne me rappelai de rien jusqu'au moment où je descendis prendre mon petit-déjeuner. L'événement surnaturel me revint alors et je secouai la tête. Non, c'était impossible ! Il s'agissait sûrement d'un mauvais rêve. Quand je vis ma grand-mère, elle me demanda si je me sentais mieux. J'hésitai... Pourquoi me demandait-elle si je me sentais mieux ? Je ne lui avais pas dit que j'étais malade. Elle me raconta qu'elle m'avait trouvée par terre dans le jardin en train de dormir. Un frisson me parcourut le dos. Ma grand-mère me prit dans ses bras. Puis je pensai à mon bracelet. Je voulus le toucher et je remarquai alors qu'il n'était plus à mon poignet. Mon regard traversa la cuisine et le salon puis se posa sur le jardin. Là, je vis avec horreur la statue de Méduse qui tenait dans sa main droite mon bracelet argenté...



Le manuscrit ensorcelé

par Mai Ly Phan

Tout le monde a déjà vécu des choses inexplicables ou assez étranges, mais sans doute ai-je vécu quelque chose de tout à fait surnaturel. Si je raconte cette histoire, c'est pour vous dire que si ces choses vous arrivent, alors vous n'êtes pas forcément fou.

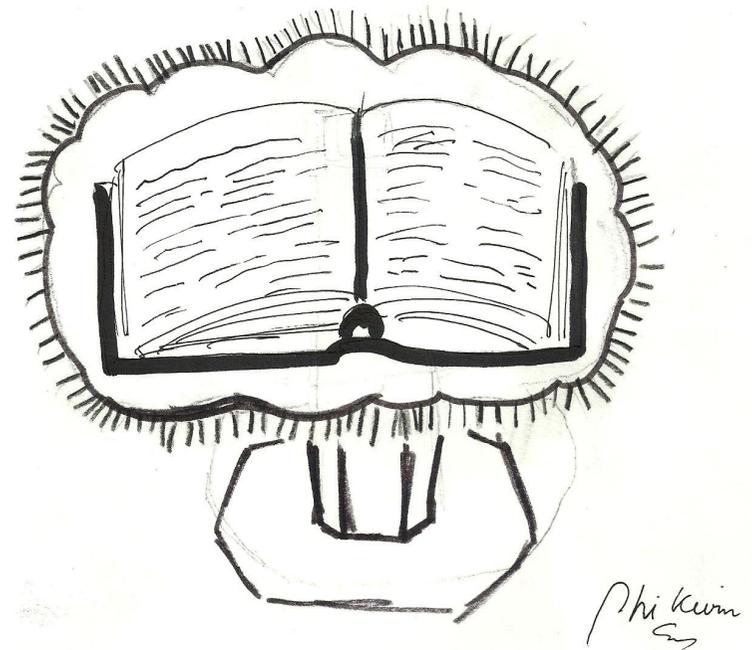
J'habitais une chambre d'étudiante sous les toits d'un petit

immeuble, avenue d'Ivry, dans le quartier chinois du 13^{ème} arrondissement de Paris. C'était un vieil immeuble en briques aux fenêtres branlantes et aux toits couverts de pigeons parisiens dont le propriétaire, un vieux Laotien, entretenait avec ferveur les extérieurs avec la décoration traditionnelle de son pays d'origine. En montant l'escalier principal jusqu'aux derniers étages, à côté de l'appartement de Mme Nguyen - une jeune femme au fils absolument ignoble -, une porte défoncée ouvrait sur un autre petit escalier en colimaçon qui se tordait jusqu'aux combles. La porte de ma chambre en vieux bois massif commençait à être vermoulue et l'absence d'ouverture dans le corridor faisait régner une obscurité permanente puisque l'unique lampe présente était grillée. Au bout de ce corridor, le salon-cuisine-salle-à-manger avait des murs blancs et une petite fenêtre, ou plutôt une lucarne, déversait la faible lumière d'un coucher de soleil parisien sur le canapé-lit tandis que montaient les odeurs de cuisine asiatique et le cri des vendeurs chinois, vietnamiens, cambodgiens, laotiens et de toutes autres nationalités asiatiques. À l'époque, j'étais étudiante aux beaux-arts et je fréquentais assidûment la bibliothèque Jean-Pierre Melville, rue Nationale. J'avais 19 ans.

Un jour qu'on m'avait demandé de faire des recherches pour un exposé sur Pissaro, je traînais comme d'habitude dans le rayon « Arts » de la bibliothèque. C'est alors que je tombai sur un énorme livre rouge relié d'un cuir si épais qu'un cordonnier aurait eu bien du mal à le percer avec son matériel. Il était gros comme un pavé, les reliefs apparemment faits d'argent brillaient dans la pénombre comme des yeux menaçants.

Je crus le voir trembler et un halo de ténèbres l'entourait étrangement comme s'il absorbait la lumière alentour. Bien qu'effrayant, ce gros volume m'attirait bizarrement, il me fascinait tellement que je m'en emparai et, le débarrassant de sa poussière, le contemplai. C'était assurément un beau livre. Les pages craquaient de façon sinistre autant que le plancher d'un vieil immeuble abandonné. Je restai si longtemps à le contempler que

lorsque je sortis enfin de ma rêverie, la nuit était déjà tombée et la bibliothèque fermée. On ne s'était donc pas rendu compte que j'étais encore là ? On était parti comme ça en me laissant seule dans ce sinistre rayon ? À bien y réfléchir, je n'avais vu personne et je me rendis soudain compte qu'une épaisse couche de poussière recouvrait les étagères. Soudain, je me retournai, j'avais entendu des pas... La poussière avait atténué le bruit. Si on me trouvait là, je serais sans doute accusée de vol mais je n'arrivais pas à quitter ce livre. Après quelques minutes de réflexion, je le mis dans ma sacoche et je sortis par la porte de la réserve qui restait toujours ouverte.



Je me retrouvai alors seule dans une impasse sombre et déserte.

J'avais toujours eu peur du noir mais là, curieusement, je n'avais pas peur. Je me dirigeai vers l'avenue d'Ivry, les lampadaires, ma chambre, mon lit. Mais alors que je montais l'escalier de l'immeuble, mon sac se déchira. Je pestai, les livres et le matériel de dessin dégringolèrent sur le sol, provoquant un bruit effroyable. J'entendis alors le pas et le souffle rauque d'un monstre venir vers moi. Madame Deng, la concierge, s'était réveillée.

« Quel est ce raffut, Mademoiselle Cristax ? Où vous croyez-vous donc ? Oh ! Je vois, vous revenez sans doute d'un bar où vous vous êtes soûlée ? dit-elle méchamment.

- Mais non ! Pas du tout ! Je ne bois pas et je reviens de la bibliothèque ! me défendis-je, et de très loin c'était la vérité.

- À deux heures du matin ? Et puis-je savoir quelle bibliothèque garde ses portes ouvertes à une heure pareille ? »

Il était si tard ? Je me rendis compte alors qu'elle avait raison, aucune bibliothèque ne restait ouverte aussi tard. Je me mis à ramasser mes affaires en bougonnant, je tremblais, prête à exploser, je me faisais peur à moi-même ! Jamais, je n'avais été aussi en colère, même contre cette femme qui, dès qu'elle me croisait, me reprochait dieu sait quoi ! « Allez au diable, sorcière ! Je n'ai rien à me reprocher ! », criai-je en me précipitant dans les escaliers. Après un dernier regard venimeux depuis la quatrième marche, je la laissai là, bouche bée face à une telle violence de ma part.

Le lendemain matin, je me réveillai mal, très mal. Des frissons me prenaient, des maux de tête transperçaient mon cerveau et, chaque fois que je passais devant mon miroir, un visage livide au regard apeuré et vide me regardait. Je ne me reconnaissais plus ! J'appris dans l'après-midi que Mme Deng était morte d'une crise cardiaque dans la nuit. Je m'en effrayai : Mme Deng, morte alors qu'elle n'avait aucun problème de santé ? Elle n'hésitait pas à courir derrière le locataire qui n'avait pas essuyé ses pieds ! C'était étrange, je commençais à m'inquiéter. Je m'endormis dans l'après-

midi mais je me réveillai en sursaut, le dos et le front couverts de sueur, les doigts moites.

Je sortis prendre l'air. En descendant les escaliers, je rencontrai ma voisine, Mme Nguyen, traînant son abominable fils d'une douzaine d'années derrière elle. Je haïssais ce garçon qui avait la très désagréable manie de mettre le quartier à feu et à sang. Il me tira la langue. Je le regardai d'un œil mauvais, des centaines de paroles venimeuses se bousculaient dans mon cerveau. Il changea tout de suite d'expression et me regarda avec des yeux apeurés. Je m'éloignai, la peur et la colère au ventre. En rentrant, je sortis le livre rouge et le posai sur la table de la cuisine. Je l'ouvris au milieu. Deux pages blanches s'étalaient, envahies par un unique dessin qui représentait un corbeau dont l'oeil sombre me suivait à chaque mouvement. Puis les pages tournèrent toutes seules, s'arrêtant sur un arbre mort puis sur un dessin qui représentait sans doute le diable déguisé en serpent proposant un fruit à Ève.

Je refermai vite le livre : était-ce un livre qui décrivait les signes du mal ? Je n'avais pas vu de texte, seulement des images. Je commençai à être franchement terrorisée par cet étrange objet. Je me penchai à la fenêtre et regardai les mouvements de cette rue que j'aimais tant, mais elle me parut tout à coup bruyante et malpropre. Mme Nguyen traînait toujours son fils qui résistait en poussant des cris de porc qu'on égorge. Mes réflexions se tournèrent vers ce gamin haï : « Quel garnement ! C'est proprement un ignoble gamin ! Mais qu'il étouffe ! ». Une fois ces paroles prononcées, je les regrettai tout de suite, je n'étais pas violente. Des cris horrifiés me firent alors lever la tête et sortir de mes réflexions noires. Le garnement s'était écroulé par terre et sa mère était penchée sur lui, le secouant pour le réveiller. Je fermai aussitôt la fenêtre, le souffle coupé. Étais-je devenue folle, était-ce le livre qui exerçait sur les gens que je menaçais une influence néfaste ? Des questions plus abominables les unes que les autres me tournèrent dans la tête, puis je lançai un regard terrorisé à la chose. J'avais peur de le toucher mais je devais m'en débarrasser. Non ! Je devais le détruire. Sinon

il continuerait à répandre sa malédiction. Un chuchotement résonna alors dans la pièce, me glaçant le sang :

« Sois gentille, libère-nous ! Prononce la formule qui nous libérera...Tu auras tout ce que tu désires...».

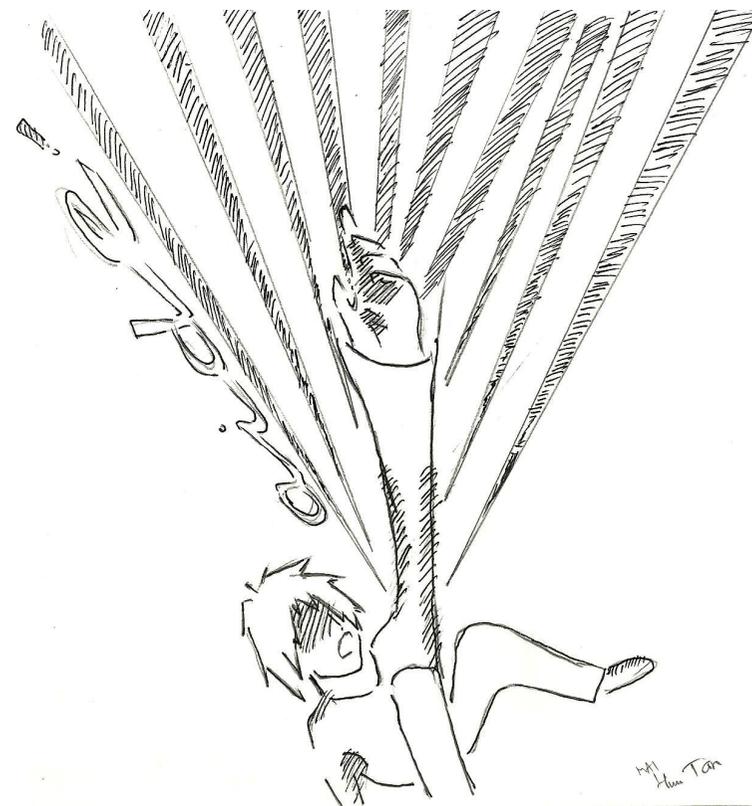
Je commençai à m'avancer vers le livre d'où semblait provenir le chuchotis. Cette voix de ténor m'envoûtait, je m'avançai, prête à faire n'importe quoi pour libérer cette voix enchantée. Soudain, je vis mon reflet dans le miroir : un visage livide, les yeux agrandis par la terreur et le désir, l'attente d'un événement.

Je secouai la tête et me ressaisis en pensant à la boîte de Pandore. Je pris le briquet prêt de mon paquet de cigarettes et je mis le feu au livre...

Il brûla remarquablement bien et il semblait qu'une douce plainte mélodieuse s'échappât du manuscrit en feu.

Je me rétablis extraordinairement vite de ma fièvre, le fils de Mme Nguyen aussi. Je ne pus jamais vraiment savoir la vérité sur ce livre.

La magie existait-elle vraiment ? Un livre pouvait-il vraiment être maléfique à ce point et détruire des vies ? Ou alors était-ce moi qui étais folle ? Après tout, je ne savais rien de l'état de santé de la concierge, peut-être avait-elle des problèmes cardiovasculaires ? Peut-être que l'ignoble voisin était malade et que sa mère le tirait jusque chez le docteur ? Peut-être entendais-je des voix à cause de la fièvre ? Je ne saurai jamais... le mystère restera entier pour toujours et jusqu'au bout.



L'intrus chez Monsieur Zeral

par Huu Tan Mai

Mon nom est Aster Zeral. Je suis un jeune homme de bonne famille sans emploi. J'ai déménagé de Paris à la campagne il y a deux ans. Je passe mes journées à lire, à labourer, à manger et à dormir. J'aide parfois les paysans dans leurs tâches pénibles. Mais

lorsque je dois sortir de chez moi, je porte toujours une amulette, ce qui m'a valu le surnom de "l'Exorciste". Quand mes voisins me demandent pourquoi je porte cet objet inutile selon eux, je réponds avec amertume que j'ai peur, sans préciser de quoi.

En effet, un souvenir terrible me hante. Si on essaie de me le soutirer, je mets un terme à la conversation. Il est évident que j'essaie de l'oublier. Y arriverai-je ? Ce dont je suis sûr, c'est que si cet événement sinistre n'était pas arrivé il y a deux ans, je serais probablement resté à Paris. Mais si j'écris aujourd'hui, c'est pour vous conter la raison de mon déménagement, dans l'espoir de ne plus voir personne me questionner à ce sujet.

Avant mon départ, j'habitais un appartement dans la rue Joseph Kosma. Cette rue, avec d'autres, divisait la grande avenue Jean Jaurès, dans le 19^{ème} arrondissement de Paris. Pour être honnête, je m'y plaisais beaucoup et je vivais dans l'aisance. J'avais l'habitude de passer mes journées à me promener dans le quartier, dans lequel les immeubles, les restaurants et les boutiques alternaient avec des marchés exposant divers fruits et légumes.

Mais cette vie, bien que paisible et désirable, prit fin plutôt brusquement. En effet, il y a deux ans, un ami habitant également la rue Joseph Kosma m'invita chez lui pour causer. Curieux, je m'y rendis aussitôt. C'était une journée bien ensoleillée, je me sentais libre tel un papillon sortant de son cocon. Rien ne pouvait me faire plus de bien. Une fois arrivé chez lui, il me fit asseoir, m'apporta un verre d'eau et partit dans la cuisine me préparer un apéritif. En son absence, je remarquai alors une peluche marron sur une étagère, recouverte de poussière. Captivé par ce vieux jouet, je le pris et l'observai attentivement. C'était une peluche datant de dix ou vingt ans, qui semblait avoir été abandonnée par son propriétaire. Alors que, fasciné, je l'examinais minutieusement, mon ami revint, l'apéritif entre les mains. Je lui demandai des renseignements sur ce jouet délaissé. Il avait appartenu à son grand-père, me dit-il, mort assassiné dans son lit dix ans

auparavant. Personne n'avait su comment, ni pourquoi ; on avait juste retrouvé le cadavre sur le matelas et cette pauvre peluche par terre. Cette histoire m'intrigua beaucoup. Je lui demandai alors si je pouvais prendre et garder cet objet ; il accepta sans hésitation, ce qui m'intrigua encore plus.

Je rentrai alors chez moi. Il ne me fallait que traverser la rue pour arriver, mais, dès que je fus sorti, il commença à pleuvoir terriblement. Je courus pour éviter de me mouiller. En arrivant au rez-de-chaussée de l'immeuble, je découvris, à ma grande surprise, que la peluche que je serrais contre ma poitrine, avait à ce moment-là la tête à l'envers ! Comment était-ce possible ? L'aurais-je retourné en courant ? Non je ne pensais pas... Que s'était-il passé ? Abandonnant cette pensée, je remontai chez moi, au deuxième étage, et je pris une douche.

La nuit fut terrible. Je n'avais plus d'appétit. Je passai alors à la lecture, mon passe-temps favori ; mais les lettres se déformaient, j'eus vite mal à la tête. Était-ce l'apéritif que m'a fait absorber mon ami qui causait ces troubles ? Ou étais-je juste fatigué ? Je fermai la porte à clef, je regardai les alentours minutieusement... Quel était ce sentiment de trouble, d'appréhension ? Je n'arrivais pas à dormir, cette anxiété me rongait. Mais l'invincible sommeil finit par m'achever.

Le lendemain, en me réveillant, je découvris avec stupeur que l'innocente peluche que j'avais laissée sur la table du salon était tournée vers moi, sur la table de chevet ! Qui l'avait déplacée ? Je me levai et regardai autour de moi ; heureusement, rien n'avait été volé. Mais aurais-je été épié ? Je ne pus sortir: le temps était aussi mauvais que la veille. La pluie était torrentielle. Je tremblais... Pourquoi ? La peur se manifestait dans mon corps, je commençais à claquer des dents. Que m'arrivait-il ?

Cette nuit-là, je m'enfermai à clé dans ma chambre... L'angoisse me saisit à la gorge... Moi qui étais calme et maître de

mes émotions, j'avais la chair de poule... Était-ce la peur ? Je me méfiais des êtres invisibles, malicieux, qui rôdaient aux alentours. Je regardai sous mon lit : rien. Je regardai dans mon armoire : rien. J'allai alors me coucher, écrasé par ce sentiment d'impuissance. Je fis ensuite un terrible cauchemar : un démon étrange, invisible, absorbait, drainait mon énergie vitale, au-dessus de moi ! Il me meurtrissait tel un poison qui vous consume, vous détruit. J'ouvris les yeux brusquement, couvert de sueur, et je vis tomber à toute vitesse un couteau ! Je roulai sur le côté pour l'éviter. Qui avait jeté ce couteau ? Je l'ignorais. Mais je m'aperçus alors que mon front était couvert de sang ! Terrorisé par cette découverte, je vis aussi la peluche sur mon lit, à côté de moi, tachée de mon propre sang... Que faisait-elle là ? Ce jouet à l'air innocent se déplaçait comme par téléportation, attiré par l'énergie que je dégageais ! Cette boule de poils maléfique, aussi dangereuse que petite, paraissait un jouet inoffensif pour bébé à première vue, mais se révélait être un scorpion prêt à vous piquer à votre insu ! Épouvanté par la vue de ce jouet mortel, je le pris, le jetai par terre, sortis de ma chambre, la fermai à clé précipitamment et m'enfuis. Mais à peine arrivé sur le palier, je m'évanouis...

Quand je repris connaissance, je me trouvais dans le lit de l'ami qui m'avait donné la peluche. Celui-ci se tenait à mes côtés et me regardait calmement. À mesure que je retrouvais la mémoire, je mourais d'envie de lui demander la raison pour laquelle il avait été si prompt à me donner la peluche, mais il mit un terme à la conversation et sortit acheter du pain. En son absence, je repensai à l'événement de la nuit ; comment un homme ordinaire d'une vingtaine d'années tel que moi pouvait-il être terrorisé par un simple jouet innocent ? Que s'était-il passé ? Rêvais-je ? Étais-je devenu fou ? Ou s'agissait-il juste d'une farce ? Ou encore... Les réponses à ces questions me semblaient être détenues par mon ami. Mais comme il fronçait les sourcils quand je lui en parlais et qu'il me fixait de l'air d'un homme qui a vu un fou, je me dis que vouloir connaître la vérité était une mauvaise idée et je décidai de me résigner à oublier cet épisode terrible, auquel je ne parvenais

pas à donner d'explication valable.

Je pensais préférable de ne pas rester dans mon appartement. Après avoir guéri de mes blessures, je décidai de passer le reste de mes jours à la campagne, et je m'y trouve en ce moment même. Bien que je sois connu de tous ceux qui s'y trouvent également, lorsqu'on me demande pourquoi je suis aussi détendu, calme et pensif, je réponds toujours tristement que je préfère ne pas en parler, avant de mettre un terme à la conversation.





Une pige pour un bleu

par Ian Russel

Jack Daniel, c'est mon nom. Je suis pigiste au 2M (*Milwaukee-Morning*).

Un jour, mon boss (celui qui porte son crayon à l'oreille) me dit : « Mon garçon, veux-tu faire une pige intéressante ? ». Vu la

crise que traversait le pays, je me dis que je pourrais écrire un article sur Détroit, la ville désormais en faillite. Je pris donc ma petite auto pas chère *made in Korea* et, de bonne humeur, me dirigeai droit vers cette ville.

C'est par une rue mal éclairée que j'y entrai, à la tombée de la nuit. Quelques rayons de soleil rasaient encore ces ruines au destin incertain. J'empruntai des artères exsangues qui, dans un passé pas si éloigné, étaient encore la gloire de notre industrie automobile américaine. Les rues sombres, désertes, étaient envahies de décombres, de déchets. Soudainement, le moteur de ma petite auto (pas chère et pas de chez nous) se fit silencieux. L'endroit avait dû être une rue à la mode... à en juger par les restes, mais n'était plus maintenant qu'un désert vandalisé où j'échouai. Par les ruelles passaient encore quelques rayons de lumière. Je plongeai sous le capot en quête de quelque solution pour relancer la mécanique de ma petite compagne mobile... immobilisée aussi soudainement que provisoirement, tout du moins le souhaitais-je.

De longues minutes plus tard, qui me parurent des heures, la tête sous le capot, les mains dans le cambouis, nulle vibration, nul toussotement du moteur ne vinrent couronner mes efforts improductifs. En quête d'informations pour ma pige, je dus me résoudre à déambuler au sein de cette ville maintenant silencieuse, arpentant avenues, rues et ruelles, examinant bâtiments et logements abandonnés en quête d'un havre nocturne. J'arrivai alors à une place, où des bancs entouraient une statue. Faute de mieux, je m'y vautrai pour un repos bien mérité.

Au bout d'un moment, des réverbères diffusèrent une lumière blafarde, mais suffisante pour m'empêcher de dormir. N'ayant d'autre choix, je repris mon chemin alors qu'un brouillard, pareil au *fog* de nos cousins londoniens, emplissait peu à peu les lieux. C'est alors que j'entendis cliquetis et raclements, comme si une de ces masures du vingtième siècle venait de voir sa colonne vertébrale craquer et s'écrouler derrière moi.

Un souffle me dit alors : « Bienvenue dans ma belle ville de Détroit ». Surpris, je pivotai sur moi-même, mais ne vis personne. N'avais-je point rêvé ? L'avais-je bien entendue, cette voix ? C'est alors que je distinguai une forme se mouvant telle une statue gigantesque. On eût dit qu'elle descendait de son socle et venait à ma rencontre. Abasourdi, je restai paralysé devant cette masse s'approchant de moi. De plus près, elle me parut énorme, tel un colosse bien plus grand que les redoutables Huns aux visages farouches. Et elle s'approchait légère comme un souffle.

Paniqué, je pris la poudre d'escampette. Elle me poursuivit. Il me semblait l'entendre me parler de son souffle rauque et résonnant. La peur au ventre, je m'échappai de crainte qu'elle ne m'attrape. Je me cachais, allant de recoins en échoppes, de dessous d'escaliers en montagnes de gravats. Mon cœur cognait dans ma poitrine. La statue, elle, se rapprochait toujours en poussant des râles. Je courais, courais sans réussir à la distancer tant ses enjambées me semblaient titanesques. Toujours elle me rattrapait. D'un bond, je sautai dans un magasin pour échapper à ce cauchemar. J'attendis longuement. L'avais-je enfin semée, cette statue ? Je l'espérais. Je finis par sortir de mon refuge et regardai autour de moi... Personne... Personne ! Le cœur apaisé, je me remis à déambuler en direction des usines automobiles ; mais au détour d'un bâtiment, j'entendis comme un râle de désespoir et aperçus de nouveau l'ombre de la statue : elle ne courait plus vers moi ; elle volait ! Oui, elle volait ! Pris de panique, je détalai alors, faisant de mon mieux pour la distancer.

À bout de souffle, je buttai enfin sur un quelconque entrepôt, à la recherche de n'importe quel moyen de transport pouvant me sortir de là. J'allai de couloir en couloir, de salle en salle, de secteur en secteur, toujours suivi par ce monstre râlant et maintenant rageant. J'avais l'impression que le fantôme de cette usine vide de ses employés se remettait en marche ! J'atteignis alors le hangar de stockage et m'engouffrai dans la première voiture venue. Heureusement, la clef de contact était en place. Je

démarrai en trombe, tel un pilote à Daytona. Le cerveau en folie, je rentrai chez moi sans m'arrêter malgré la distance, alors que le brouillard se dissipait peu à peu sur la ville. Avais-je vu un fantôme, une créature de l'haut-delà ? Mon corps tremblait encore, mon esprit s'embrouillait, de furieuses crampes étreignaient mon estomac. Je m'écroulai sur mon lit à peine la porte franchie.

Par la suite, certains dirent que ce que j'avais pris pour une statue animée n'était qu'un vagabond, un des seuls survivants de l'époque glorieuse. D'autres prétendirent que ce ne devait être qu'un vieux gardien désireux de contrôler son domaine, en chassant quiconque y pénétrait. D'autres, bienveillants, dirent que j'étais encore bien jeune pour me lancer dans de telles aventures et que mon cerveau m'avait sûrement joué un bon tour. Qui, quoi croire ?

Moi, la tête sur l'oreiller, cette statue, je la voyais toutes les nuits. Et je courais, je courais, je courais...

Je cours encore...



L'enfermement

par Quynh Ly Malric

Mon nom est Michael. Autrefois, j'étais écrivain. Après la mort de ma femme, j'ai arrêté ma carrière car je n'avais plus d'inspiration et je n'avais plus la même soif d'écrire. Je commençais des histoires mais je n'arrivais jamais à les finir.

Quelque chose m'en empêchait. Je passais la moitié de ma vie ivre mort sur le canapé. Après ce douloureux épisode, j'avais décidé d'aller m'installer à la campagne pour changer d'air et prendre du recul afin de reprendre ma vie en main. Cela avait été un gros changement pour moi de passer d'une ville active, Paris, à un endroit aussi calme et paisible, comme un passage de l'enfer au paradis. Le temps passant, je m'y étais finalement adapté. J'en étais même tombé sous le charme. La campagne me faisait beaucoup de bien, et petit à petit, je reprenais goût à la vie. Cela faisait longtemps que je ne m'étais pas senti aussi vivant. Avant, je devais traîner mon corps à longueur de journée.

Tous les matins, je me réveillais à l'aube pour admirer le panorama depuis ma terrasse. Ce qui s'offrait à mes yeux c'était exceptionnel. Ma demeure était sur un point haut et en dessous il y avait un petit village, Martrin. Depuis ma terrasse, je pouvais voir ses maisons en pierre ocre, collées les unes aux autres comme un troupeau de moutons. Elles étaient seulement séparées par de petites ruelles étroites. Une route unique qui serpentait au milieu desservait le village. A la sortie de celui-ci, une magnifique église du XVII^{ème} veillait sur les habitants.

Un jour d'automne, je me rendis à la bibliothèque du village. Elle se situait dans une annexe de la mairie. La salle était très lumineuse et agréable même si la bibliothèque n'offrait pas une grande quantité de livres. L'un d'eux attira plus particulièrement mon attention car il paraissait très ancien, contrairement aux autres. On aurait dit un livre de magie ou un grimoire. Je le pris. La couverture était toute poussiéreuse et étrange. On aurait dit qu'il sortait tout droit du Moyen-Âge. Mais le plus surprenant était que l'ouvrage ne comportait aucun titre. Je le retournai dans tous les sens mais je ne trouvai rien : ni titre, ni auteur. Un sentiment de malaise m'envahit.

Je l'ouvris et ma surprise grandit lorsque je me rendis compte que pas une seule phrase, pas un seul mot ne venait noircir les

pages. Dépité, je le remis sur l'étagère. En rentrant chez moi, je décidai de commencer la lecture du livre de Molière que j'avais emprunté. Cherchant dans mon sac, je tombai sur le livre anonyme. Comment avait-il pu atterrir dans mon sac ? Le malaise que j'avais ressenti l'après-midi se transforma en inquiétude. Cette question me tourmenta un moment puis finit par sortir de mes pensées.

Lorsque la nuit tomba, un sentiment de peur m'envahit. Je n'avais pas d'explication rationnelle à donner à cette peur. Je décidai donc d'aller faire un tour au village afin de me changer les idées. Mais au lieu de me calmer, j'avais le sentiment que quelqu'un me suivait. Ma peur se renforçait. Tout à coup je crus qu'on me touchait, j'étais tellement paniqué que mes poils se hérissèrent comme les épines d'un hérisson. Je me retournai plusieurs fois mais je ne vis personne. Cela devait être le fruit de mon imagination. Finalement je décidai de rentrer me réchauffer devant la cheminée, puis je m'endormis.

Le lendemain, je passai la journée au village, pour différentes affaires. Le soir tombant, je rentrai chez moi et je passai le reste de la soirée à bouquiner. Une nouvelle fois, ce fut une nuit mouvementée. Je me réveillai plusieurs fois en sueur à cause d'un cauchemar. Dans ce mauvais rêve, j'étais enfermé dans un objet. Le plus surprenant, c'était que le livre anonyme se trouvait sur ma table de chevet. Je me rappelais pourtant très bien l'avoir laissé sur le bureau. Je pris le livre puis l'ouvris. Non ! Ce n'était pas possible ! Hier les pages étaient encore vierges ! A présent, chaque page représentait le croquis d'une personne enchaînée et qui tendait les mains dans un appel au secours désespéré, comme si elle voulait s'arracher du livre.

Je me mis à trembler, puis je courus vers la fenêtre et jetai le livre. J'enfilai mon manteau sans perdre une seconde puis je courus le plus loin possible de la maison. Au fond de moi, quelque chose me disait que c'était mon esprit qui me jouait des tours, mais la peur était trop forte.

La nuit suivante était tellement calme qu'on pouvait entendre le vent siffler. J'espérais que ce serait la fin de mes cauchemars. Mais soudain, j'entendis un murmure venant du livre anonyme comme le froissement des feuilles qui tourneraient toutes seules. Non, ce n'était pas possible ! Comment le livre avait-il pu réapparaître ? Je l'avais jeté par la fenêtre ! Depuis quand les livres avaient-ils des pattes ? Je ne trouvais aucune explication. Mon corps se mit à trembler comme une feuille et je me mis à pleurer comme un enfant. J'étais devenu fou. Soudain un objet heurta ma tête, puis plus rien. C'était le grand vide autour de moi.

Lorsque je me réveillai, je me vis allongé sur le lit. Mon corps ne pouvait plus bouger, ma bouche ne pouvait plus émettre de sons. Le livre avait absorbé mon esprit.

Deux jours après, je vis entrer mon ami le bibliothécaire qui s'inquiétait de ne plus me voir. J'aurais tellement voulu hurler, mais ce fut impossible. Peu de temps après, un médecin vint contaster mon décès et je fus inhumé. Personne ne savait que j'étais encore en vie, en prisonnier dans le livre.



La chimère

par Ophélie Tran

À Paris, dans le quatrième arrondissement, rue Jean Paul II, en traversant le pont au Double, juste en face vers la droite, se trouve la merveilleuse cathédrale Notre-Dame. Sur sa façade sont installées des statues effrayantes en pierre, elles ont l'aspect de plusieurs bêtes fusionnées ensemble. On les appelle les « chimères ».

C'était un automne, en pleine nuit, la lune était pleine et un brouillard recouvrait tout le paysage. Il faisait froid et il pleuvait de petites gouttes. J'étais là, assise sur un banc avec mon parapluie, en train d'attendre une amie qui devait me chercher après le cinéma. Il était presque vingt-trois heures. Je reçus alors un message de sa part qui m'informait qu'elle serait en retard de trente minutes, parce qu'elle s'était perdue... Je décidai donc d'aller faire un tour, pour admirer les sculptures gothiques de la cathédrale. Il faisait malheureusement trop sombre pour voir les vitraux, qui sont très beaux. J'allai les observer de tous les côtés, ainsi que certaines statues qui représentaient des bêtes fantastiques.

Soudain, en montant les marches pour arriver jusqu'au portail, j'entendis des chuchotements et des ricanements. Je ne compris pas qui cela pourrait être. Je commençais à me sentir angoissée. Je fis quelques pas de plus jusqu'à m'arrêter devant une énorme statue qui se trouvait en haut de la façade. Elle était tellement immense que je ne voyais que son corps. Je continuai ensuite ma petite visite. Soudain, j'entendis à nouveau des chuchotements derrière mon dos, je commençai alors à marcher plus vite et à trembler... Les bruits devenaient de plus en plus forts et agaçants à écouter. Je me retournai alors et sursautai, car un monstre, un démon ou un diable, je ne sus ce que c'était, était en train de battre des ailes au-dessus de moi. Il avait le bec et les ailes d'un aigle, des pattes griffues comme celles du lion et la queue d'un serpent. Il mesurait environ trois mètres de haut. À ce moment-là, je me sentis paniquée et terrifiée, mon cœur battait à cent à l'heure... ! Je ne savais pas ce qu'il fallait faire.

Ce monstre se dirigea vers moi avec férocité et m'adressa la parole :

« Je suis une chimère, je me réveille quand il fait nuit et quand une personne est seule. Comme ça je peux en faire mon repas tranquillement. »

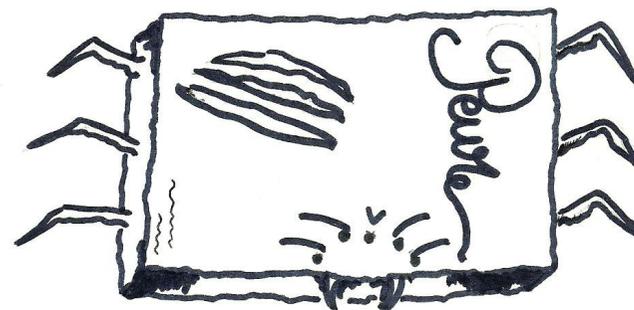
Je tremblais de tous mes membres. Je voulus hurler, mais j'étais

tellement épouvantée que je n'y arrivais pas. Je reculai et me mis à courir le plus vite possible. La chimère me poursuivit en criant : « Tu es à moi, tu ne t'échapperas pas ! ». Je courais en essayant de la semer, mais j'étais épuisée. J'aurais voulu croire que ce n'était qu'un rêve... Mais non, c'était bien réel ! Je devais donc faire face à la réalité.

Je cherchai de l'aide, mais il n'y avait personne, tout était calme. Brusquement, je reçus un coup de griffe sur la main et trébuchai sur une marche puis tombai. Sans hésitation, je pris mon parapluie et donnai un grand coup sur la tête de cette bête. Mais je reçus un autre coup de griffe sur l'épaule et je m'évanouis.

Au matin, quand je m'éveillai, j'étais chez moi. Tout semblait normal, mais je vis une trace sur ma main et mon épaule, comme si je m'étais heurtée contre une pierre ou du béton. J'appelai mon amie pour lui demander ce qu'il s'était passé et elle me raconta qu'elle ne m'avait pas trouvée à l'endroit où j'étais censée l'attendre. Alors elle avait commencé à me chercher jusqu'au moment où elle avait reçu un message de ma part disant que j'étais rentrée chez moi seule. Je n'en avais aucun souvenir ; j'allai donc vérifier mes messages envoyés. Je ne trouvai pas du message que j'avais expédié. Je me demandai si ce qui s'était passé la veille était réel ou si ce n'était qu'un mauvais rêve. Je décidai de retourner examiner la cathédrale.

La statue était bien à sa place et elle n'avait rien d'anormal. Mais soudain, j'entendis un battement d'ailes semblable à celui que j'avais entendu la veille. Sans chercher à savoir ce que c'était, je m'enfuis et je n'y suis plus jamais retournée.



Boone Kim-Anne



Le jouet abandonné

par Nghia Nguyen

Cette histoire se déroula dans une ville appelée Harrisville, dans le Connecticut. En sortant du sombre cimetière Hartford, sur la droite, en continuant son chemin, on arrivait à une vieille maison

en bois couverte de poussière, sombre et entourée d'arbres morts et secs. La plupart des murs étaient dégradés et le sol était couvert de feuilles jaunes humides car elle était abandonnée depuis plusieurs années. Mais un jour une famille l'acheta. C'était notre famille.

Nous n'étions pas très riches, nous ne pouvions donc pas acquérir une grande maison. Nous avions dépensé tout notre argent pour celle-ci. Mais en la voyant, mes soeurs et moi nous eûmes très peur. Le soleil ne l'éclairait jamais. Le vent qui passait était glacé comme s'il allait neiger. À l'intérieur se trouvaient des chaises cassées, des tableaux jetés par terre et des meubles couverts de tissus rouges et blancs. Il y avait aussi des crucifix dans toutes les pièces. La maison me paraissait bizarre et mystérieuse. Pourquoi ces meubles étaient-ils couverts de tissus rouges et blancs ? Pourquoi y avait-il des crucifix partout ?... Je passais la journée à me poser ces questions.

Dès notre installation, mes parents commencèrent à nettoyer les pièces et à jeter les déchets. Pendant que je faisais le nettoyage des murs avec mes sœurs, Marie, la plus jeune d'entre nous, descendit au sous-sol et trouva... un jouet. Elle remonta en m'appelant et me montra l'objet qu'elle avait trouvé. C'était une boîte en forme de chapiteau de cirque, qui mesurait une douzaine de centimètres de large et contenait un miroir décoré d'un tourbillon noir et blanc. Lorsqu'on tournait la manivelle sur le côté, le tourbillon se mettait en marche. Soudain, j'eus l'impression que quelque chose d'invisible sortait de ce miroir. Cela m'inquiéta et m'effraya. La chambre semblait devenir sombre et froide, et en regardant dans le miroir, je vis une ombre derrière moi. Je me retournai, il n'y avait personne. Qui était-ce ? Qu'est-ce que c'était que ce jouet ?...

Le lendemain, je fus la première à me réveiller. En descendant l'escalier, je vis une chose étonnante. Toutes les horloges étaient arrêtées à trois heures du matin. Que s'était-il passé hier soir ?... Quelqu'un avait-il changé l'heure de toutes les montres de notre

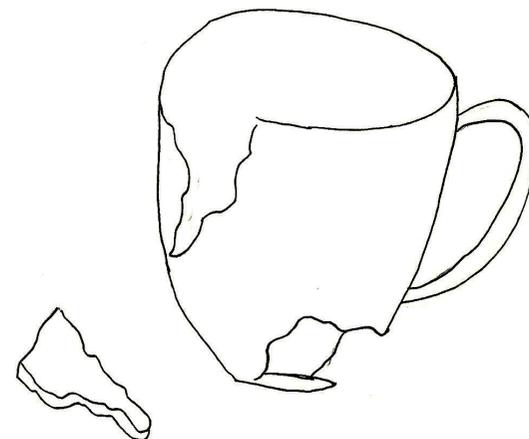
maison pendant notre sommeil ?

Quand je remontai dans ma chambre, soudain j'eus du mal à respirer comme si quelqu'un m'étranglait. Je voulais crier, mais c'était impossible. Je me sentais souffrir et étouffer. Un instant après, tout redevint normal. J'étais terrifiée, je mourais de peur. En entrant dans ma chambre, je vis sur ma table le jouet dont le tourbillon tournait tout seul. Était-il hanté, ce jouet ? Je ne savais plus quoi faire. J'étais terrorisée, j'avais mal au cœur comme si quelqu'un essayait de le déchirer en mille morceaux. Ma tête tournait, et soudain je vis... je vis... un être devant moi, quelqu'un qui avait des cheveux longs jusqu'au bassin mais... il était transparent. Il était sorti du miroir !

Affolée, je devins toute pâle, j'essayais de fuir mais c'était impossible. J'étais paralysée. Ce fantôme était en train de me faire mourir à chaque seconde. J'aurais voulu casser la boîte magique, mais cet être invisible m'en empêchait. J'étais entre la vie et la mort. Je décidai d'utiliser le reste de mes forces pour faire vibrer la table. Je souffrais de plus en plus, mon corps commençait à s'affaiblir. Le jouet était au bord de la table, je la poussai aussi fort que je pus. Le jouet tomba par terre et le miroir se brisa. Soudain, une espèce d'ombre couvrit mes yeux et tout devint noir. Quand je les rouvris, je me trouvai dans ma chambre allongée sur le sol. La boîte avait disparu d'un coup de baguette magique avec l'ombre. Où étaient-ils ?...

J'essayai de me souvenir de ce qui s'était passé, impossible. Mon cœur battait normalement, je pouvais de nouveau respirer et bouger. Avais-je rêvé ou m'étais-je évanouie ? Je ne le sus jamais. En tout cas, le jouet resta introuvable.

Aujourd'hui encore, je continue à être hantée par cet événement que je ne réussis toujours pas à comprendre et qui me fait peur.



Arnaud



Mystère au Louvre

par Hella Bekheit

J'habitais toujours dans le même appartement depuis presque cinq ans maintenant. Il était très vieux, les portes et le sol grinçaient souvent, mais je l'aimais beaucoup, et je m'y sentais très

en sécurité. Il était situé en plein Paris, ce qui était assez pratique car je n'étais pas très loin de mon lieu de travail : le musée du Louvre. Mon métier consistait à étudier de nouvelles statues qui venaient d'arriver au musée. Je travaillais là-bas et pendant mes heures libres, je me baladais sur l'avenue des Champs-Élysées ou bien au pied de la Tour Eiffel qui se trouvaient tout près. J'avais la chance d'habiter un quartier chic de la capitale qui abritait plusieurs boutiques luxueuses et de grandes marques.

Un soir, je me rendis à une réception organisée sur mon lieu de travail pour présenter au public une nouvelle statuette qui venait d'arriver au musée, et dont personne ne connaissait encore le nom. Le directeur commença par nous souhaiter la bienvenue, puis il nous présenta l'œuvre à l'honneur. C'était une statuette venue tout droit d'Égypte : *La déesse Nephthys pleurant Osiris*. La statue m'était inconnue, mais lorsque mon supérieur la nomma, je sentis un frisson parcourir mon corps. Je fus soudainement prise d'une sensation bizarre, je me figeai. C'était une sorte... d'appréhension. J'appréhendais quelque chose, quoi ? Je ne savais pas... J'essayai de garder mon calme. Je pris une grande inspiration pour me concentrer à nouveau sur les paroles qui résonnaient dans la salle. Le directeur nous montra la statue, ce fut plus fort que moi, je fus soudain prise par un vertige qui m'empêcha de rester plus longtemps debout et me força à m'agripper à une chaise. J'eus l'impression que la statue me fixait. Je détournai mon regard de celle-ci, mais rien à faire, j'avais toujours l'impression qu'elle me fixait. Je décidai de quitter le petit comité un peu plus tôt que prévu, faisant croire à mes collègues et à mon directeur que je ne me sentais pas très bien et qu'il fallait que je rentre.

Je partis à pied, mais alors que je marchais, des bruits se firent entendre. C'était comme si un éléphant s'était échappé d'un zoo et se promenait tard le soir dans les rues de Paris. Il faisait noir, seuls les lampadaires éclairaient les rues et il n'y avait pas un chat. Je pressai le pas pour arriver plus vite car il commençait à pleuvoir et j'avais très peur. Je pris mes jambes à mon cou et me mis à courir.

Le tonnerre gronda, comme si l'éléphant en question s'était lancé à ma poursuite. Au bout de cinq longues minutes, j'arrivai enfin chez moi... trempée. Je fermai la porte à clé puis les fenêtres et les volets, allumant sur mon passage toutes les lumières. J'enlevai ma veste, attachai mes cheveux et me laissai tomber sur le canapé. Je commençais à me demander si je n'avais pas été prise d'un coup de folie à cause du champagne que j'avais bu à la réception. C'était mon seul raisonnement valable, je ne voyais pas d'autre explication, car tout cela ne pouvait pas être réel, c'était impossible... ou alors, j'étais en train de devenir folle. Je finis par conclure que mon raisonnement était convaincant car, la nuit d'après, rien ne se passa. Les semaines et les mois qui suivirent non plus.

Rien ne se passa, peut-être parce que je refusais catégoriquement de travailler sur cette statue. Cette maudite statue dont le nom ne me serait plus jamais inconnu désormais ! Beaucoup de mes collègues m'interrogèrent sur mon refus et à tous je fis croire que je n'aimais pas cette *Nephtys pleurant Osiris* et préférais finir mon étude de *La Joconde* de Léonard de Vinci. Cependant, un mois plus tard, mon supérieur m'annonça que j'allais devoir travailler sur la nouvelle antiquité égyptienne et que je devais commencer immédiatement. Je voulus refuser, mais je n'y arrivai pas. Et puis, je ne voulais pas être licenciée à cause de cette fichue statue ! Je me mis directement au travail, me dirigeant vers la grande salle où elle était installée. J'appréhendais énormément, mais je me sentais tellement ridicule d'avoir peur d'une simple statuette égyptienne !

La nuit finit par tomber, mais je ne voulais pas rentrer, il fallait absolument que je me débarrasse de ce travail aussi rapidement qu'il m'avait été confié. J'étais seule au musée, je ne vais pas le cacher, cela me faisait peur... mais j'essayais de ne pas trop y penser. À court de papier, je m'absentai quelques instants pour en chercher. Quand je revins, je crus mourir sur place. La statue avait disparu, le rectangle en verre qui la protégeait des poussières était

cassé en mille morceaux sur le sol. Comment était-ce possible ?! Je n'avais rien entendu ! Pas un bruit n'était parvenu jusqu'à moi alors que je n'étais qu'à une dizaine de mètres ! Je n'en revenais pas, c'était impossible. Y avait-il des voleurs avec moi dans le musée ? La sécurité était toujours présente à cette heure-ci et puis j'aurais entendu des bruits.

Je fus prise d'une crise de panique. Je m'agitais en tous sens, avec l'impression qu'on me surveillait ! Je n'arrivais plus à garder mon calme. Puis, d'un coup, un cri, un cri féminin très aigu se fit entendre à l'autre bout du couloir, il dura une dizaine de secondes puis s'arrêta. Je voulais m'enfuir le plus loin possible, sortir à tout prix de cet endroit de fou, partir pour toujours ! Je commençai à courir, et le cri retentit alors de plus belle, mais plus aigu, plus fort, plus long, comme s'il n'allait jamais s'arrêter. Pour moi une chose était sûre : c'était Nephtys qui pleurait Osiris. Ce ne pouvait être que cela. Quand j'arrivai à la porte de sortie des employés, je l'ouvris tellement fort que je crus qu'elle allait se briser. Une fois dehors, je stoppai net. Le vent glacial m'avait frappée en pleine tête et le silence était maintenant roi ; il n'y avait plus un bruit et cela faisait tellement de bien. J'eus l'impression d'avoir couru pendant un siècle au moins, sans avoir eu le temps de reprendre mon souffle ; je pouvais maintenant me reposer un peu. Mais il fallait que je rentre chez moi car il faisait froid et je n'avais pas eu le temps de prendre ma veste. J'avais peur oui, très peur même... mais j'avais besoin de me vider l'esprit, je marchai donc en essayant de ne penser à rien.

Arrivée chez moi, j'hésitai à ouvrir... je n'avais pourtant plus rien à craindre. Enfin, c'est ce que je croyais... J'insérai ma clé dans la serrure puis ouvris la porte, il faisait tout noir. J'allumai la lumière et je l'aperçus, assise devant moi, dans mon canapé. Elle avait grandi, elle était désormais de taille humaine. Je me figeai la bouche ouverte, elle se leva alors et s'approcha de moi. Je ne pouvais même plus bouger, j'étais terrifiée. Dans mon esprit défilaient des images d'elle et Osiris, de plus en plus vite, puis des

larmes commencèrent à couler sur ses joues, j'eus presque de la peine pour elle, quand soudain les images s'arrêtèrent, elle se tourna vers moi et me fixa du plus profond de ses yeux avant d'ouvrir la bouche et de hurler si fort que je crus que ma tête allait exploser. Je me bouchai les oreilles et me mis à crier de peur, de panique avec elle. Je fermai les yeux lorsqu'un bruit éclatant résonna comme une explosion. Je les rouvris aussitôt : Nephthys était là, redevenue une statuette dans sa boîte rectangulaire en verre, comme si rien ne s'était jamais passé. Je la pris puis la cachai dans un placard en attendant de la rapporter au Musée le lendemain matin à la première heure. Je n'avais pas le courage d'aller la déposer tout de suite : qui sait, après tout, ce qui m'était arrivé pouvait m'arriver encore ! J'allai me coucher et, contre toute attente, m'endormis immédiatement.

Le lendemain, je me réveillai à la première heure. Mais en ouvrant mon placard pour prendre la statue, je vis qu'elle n'était plus là. Une fois de plus, elle avait disparu !!! Comment tout cela était-il possible ? Mon placard était fermé à clé, ainsi que ma porte, et j'avais baissé les volets avant de me coucher ! J'étais paralysée, figée devant mon armoire grande ouverte, essayant de trouver une explication valable, rationnelle, mais rien de rien.

Je partis pour le musée avec la peur au ventre. Et si jamais elle était là, à sa place, et qu'elle n'avait pas bougé d'un seul millimètre ? J'avais complètement perdu la tête. Mais qu'est-ce qui n'allait donc pas chez moi !? Mille et une questions se bouscuaient dans mon esprit. Si j'en parlais, on me prendrait pour une folle, et la seule chose qu'on pourrait faire pour moi, ce serait de m'envoyer dans un hôpital psychiatrique. Non, non, non !

Mais lorsque j'arrivai à mon bureau, je trouvai la statuette à sa place, toujours recouverte par sa protection de verre. Aussitôt, je courus chez mon directeur pour lui présenter ma démission. Il était hors de question que je reste une minute de plus ; pour moi, la seule solution était de partir loin. Mes parents avaient un

appartement à Los Angeles, ce qui me conviendrait très bien et me rendrait service pour une fois. Je prétextai une affaire de famille qui m'obligeait à partir et mon directeur accepta en disant qu'il regrettait mon départ. Je devais être la fille la plus heureuse du monde à cet instant, j'allais enfin pouvoir retrouver une vie paisible, normale. Loin, très loin de cette Nephthys !

Je vis maintenant à Los Angeles, en Californie, près de la mer, où il fait chaud toute l'année, loin de Paris et de son froid hivernal. Mais une chose est sûre, je ne suis plus insouciant comme avant. Car les cauchemars où je vois Nephthys m'ont poursuivie jusqu'ici. J'ai compris que partout où j'irais, elle me suivrait et continuerait à me hanter.



Noé

Le cahier maléfique

par Noé Laureillard

C'était à la fin de janvier, j'avais alors 13 ans, je venais de les fêter avec ma mère. Je vivais seul avec elle. Elle admirait mon côté intellectuel et appréciait que je n'aie pas joué à des jeux dangereux, mais elle était triste que je n'aie pas d'amis. Mes seuls amis étaient mes livres. Nous étions très proches, surtout

depuis la mort de mon père et de mon frère.

Mais un jour, le téléphone sonna et un homme à la voix grave m'annonça le décès de ma mère. Il ajouta qu'il viendrait me chercher pour m'emmener dans un orphelinat. Sur le coup, je laissai le téléphone tomber, sans réaliser totalement la situation. Puis je me mis à pleurer.

Une semaine plus tard, je me réveillai à l'hôpital. Un homme entra dans ma chambre, il m'annonça que c'était lui que j'avais eu au téléphone et qu'il m'avait trouvé pendu dans ma cuisine. C'est lui qui m'avait amené à l'hôpital. Il s'appelait John. Il ajouta qu'il me conduirait à l'orphelinat, mais qu'avant nous passerions chez moi pour que je récupère des affaires.

Une fois arrivé, j'allai dans la chambre de ma mère pour la dernière fois. En l'observant pour en garder le souvenir, mon attention fut attirée par un petit cahier caché sous le lit, je le pris. À l'orphelinat, Marielle, la directrice, m'attendait. Elle me fit visiter les locaux puis m'amena dans ma chambre. John entra et m'annonça qu'il reviendrait dans une semaine pour m'emmener aux funérailles de ma mère.

Le jeudi suivant, l'enterrement eut lieu. Une fois de retour à l'orphelinat, j'essayai d'oublier mais la cérémonie me restait en tête. Je pris le cahier et je sursautai car la couverture avait changé, elle s'était métamorphosée ! Avant que je parte à l'enterrement elle était toute noire, et maintenant un monstre y était dessiné. Étrange. Je fus plus qu'étonné, mais je le pris quand même et je l'illustrai d'une épée.

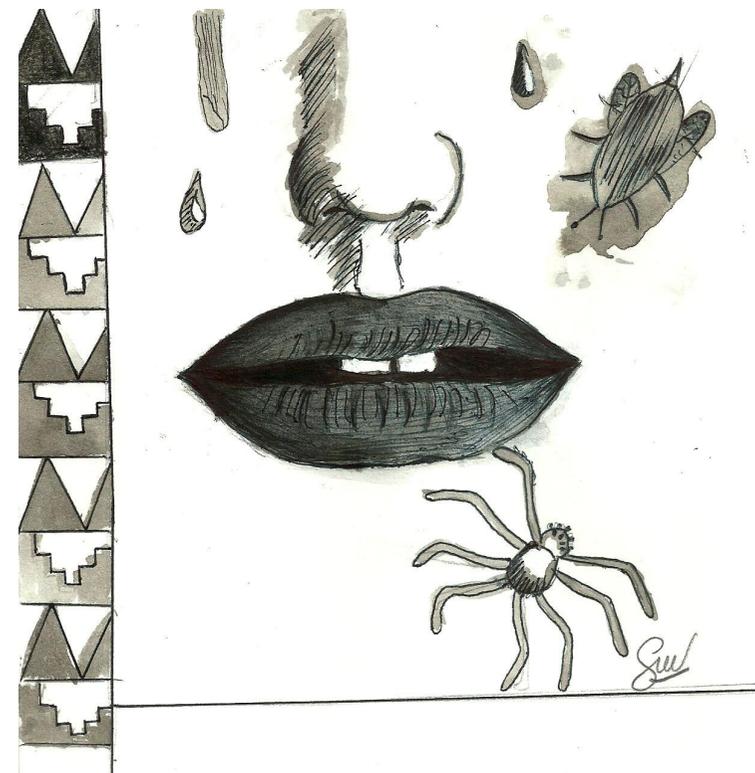
Le lendemain je trouvai cette épée accrochée au mur. Je fus effrayé, je ne comprenais pas trop ce que ce cahier représentait. Je le pris et je le cachai au fond de mon tiroir, avec l'épée, en espérant qu'il ne fasse plus de dégâts.

Le jour suivant, l'épée avait disparu. Je n'y comprenais plus

rien : la page, le cahier était-il maudits ? Je repris malgré tout le cahier et j'y dessinaï un diable tout rouge avec un trident. Mais le soir, alors que j'étais couché dans mon lit, je vis, par la porte entrouverte, le garçon de la chambre d'en face, accroché au mur, un trident dans le ventre avec une main rouge sur le manche, une main coupée comme celle du démon. J'étais bouleversé mais il ne fallait pas que je montre que c'était moi qui avais peut-être causé cela. Je courus tout de suite chercher Marielle. Elle appela la police qui arriva immédiatement. Ensuite ce fut au tour de la presse, qui essaya de prendre des photos. En allumant la télé, je vis directement l'image de la scène de crime qui passait en boucle et les personnes de la ville effrayées.

Le lendemain matin, avant que tout le monde se réveille et discrètement, je retournai sur la scène du crime car les policiers scientifiques n'avaient pas fini d'inspecter le corps. Mais là, plus de main, elle avait disparu, alors que le trident était toujours planté dans le mur.

Lorsque la police et la presse revinrent et virent cela, ce fut la panique, mais moi j'étais encore plus terrifié, même si je ne le montrais pas par peur que l'on me croie coupable. Pourquoi cette histoire m'arrivait-elle ? Est-ce que le diable s'acharnait sur moi, existait-il vraiment ? Je ne comprenais plus rien, toutes ces questions tournaient en rond dans ma tête. Je pris le livre et allai le brûler. En quelques instants, il avait totalement disparu, il ne restait que des cendres. Malgré l'enquête, la police ne retrouva jamais le meurtrier. Et moi je ne sus jamais si le livre possédait un pouvoir ou si j'avais perdu l'esprit depuis la mort de ma mère.



Machu Picchu : Cité de la Terreur

par Guillaume Tran

La vie est remplie de joie, de bonheur et de mystère. Mais aussi de peur et de malheur, et l'histoire vraie que je vais vous raconter va vous le prouver.

Le jour où a commencé cette aventure, j'avais le cœur rempli de

joie car mon ami Paul Marchant m'avait offert un billet d'avion pour l'accompagner au Pérou. J'avais vingt-trois ans lors du voyage et j'étais au chômage. Mes parents étaient morts quand j'avais quinze ans, et j'avais dû arrêter l'école un an plus tard, pour pouvoir gagner de l'argent. J'avais vécu une vie misérable.

Nous arrivâmes au Pérou, après dix heures de vol, et prîmes aussitôt le bus pour nous rendre à Machu Picchu, une ancienne cité de la civilisation inca, abandonnée après la colonisation espagnole menée par les conquistadores au XVI^e siècle. La cité était belle, perchée au sommet de la montagne, à 2330 mètre d'altitude. De là-haut on pouvait admirer la vallée sacrée de l'Urubamba et les vastes parcelles de plantation de maïs. Les habitations en pierre sèche étaient fragiles, les monuments détériorés. Tout avait été détruit, à part le temple central de la ville. Comme le site était très connu, beaucoup de touristes voulaient le visiter, et la queue à l'entrée s'allongeait comme un train, ce qui laissait peu de temps pour visiter. Alors Paul et moi décidâmes d'y retourner le soir.

Ce soir-là, c'était la pleine lune et les étoiles dominaient le ciel. À vingt-deux heures, nous étions sur place. Le temple était fermé, il n'était ouvert que le matin. Heureusement, Paul trouva un petit passage qui permettait d'y accéder. Une fois dans le monument, j'ouvris le chemin et mon compagnon resta derrière moi. La salle était vaste, noire et silencieuse. Elle était remplie de toiles d'araignées. Il y régnait une atmosphère que je ne pourrais pas décrire. Elle était un peu mystérieuse, inquiétante. Nous nous arrêtâmes au fond du temple, où se trouvaient les gigantesques statues ornées de pierres précieuses. Je fus fasciné par la précision de leurs détails. Soudain, j'eus du mal à respirer et je sentis quelqu'un ou quelque chose qui me tenait le cou, comme si on m'étranglait. Pourtant il n'y avait personne autour de moi. Paul était en train d'examiner les sculptures et les bas-reliefs. Je m'étouffais, j'allais mourir, il faisait noir et Paul ne me voyait pas. Je tombai par terre et roulai. Paul courut alors vers moi. Mes jambes et mes bras bougeaient. C'était comme si j'avais une crise

d'épilepsie. Au moment où Paul arriva près de moi, tout s'arrêta brusquement.

Peu à peu je retrouvai mon souffle. J'étais en état de choc. Je ne comprenais pas pourquoi cela s'était produit. J'avais senti des mains m'étrangler, j'avais cru que j'allais mourir. Jusqu'à ce jour, je me rappelle encore de la sensation que j'ai éprouvée. J'avais peur, je tremblais de terreur. « Est-ce une hallucination ? », m'interrogeai-je. J'avais envie de rentrer me reposer. C'était la première fois que je ressentais une sensation aussi terrible, mais en même temps je voulais vraiment visiter ce temple et admirer les statues. Je dis à Paul d'ouvrir le chemin. Je continuai à marcher, en essayant de ne pas penser à ce moment traumatisant. Je me demandai si je n'étais pas fou.

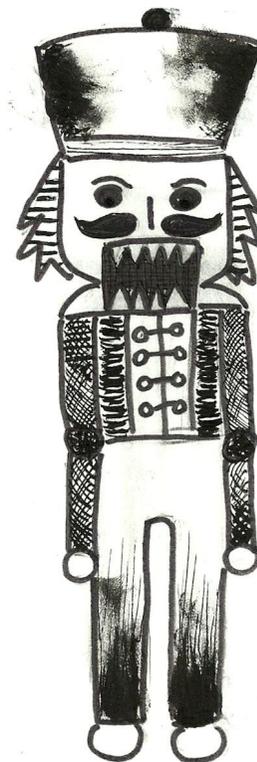
Nous commençâmes à nous enfoncer dans la salle. Je sentis alors quelque chose derrière moi. Je me retournai et ne vis rien. Nous nous arrêtâmes devant une magnifique statue. Elle était en bronze et en or et semblait toute neuve. Elle représentait une déesse inca, debout sur un tas d'or, signe de la prospérité du peuple amérindien. C'était bizarre, la ville de Machu Picchu est abandonnée depuis 1572, elle n'est devenue un site touristique qu'à la fin du XX^e siècle. Aucune restauration ne pouvait avoir été réalisée, sauf si l'objet était vraiment détruit. Je m'avançai pour l'examiner et je vécus le moment le plus terrifiant de toute ma vie, ce moment que je ne pourrai plus jamais oublier : la statue se mit à cligner des yeux, puis du sang en coula. Elle ouvrit la bouche et des chauves-souris en sortirent. Je ne pensai plus qu'à une seule chose : COURIR. Courir le plus loin possible de cette statue. Je voulus m'échapper, mais il n'y avait pas de sortie. Les murs se refermaient sur Paul et moi. Paul ne bougeait plus, tellement il était horrifié. Soudain la statue commença à parler : « N'ayez pas peur, venez vers moi ! Vous retrouverez le calme, la joie, le bonheur ! ». Sa voix était paisible et envoûtante, je ne pus m'empêcher d'aller vers elle, même si j'avais peur, très peur. Je tremblais tant que je perdais l'équilibre et tombai par terre. Je fermai les yeux et hurlai.

Je me demandais si ma vie allait finir comme ça ou si c'était juste un cauchemar et que j'allais me réveiller.

Miraculeusement, une porte étroite s'ouvrit derrière mon dos. Si je passais cette porte, je pourrais sortir de ce temple infernal rempli d'horreur et de mystère. J'utilisai le peu d'énergie qui me restait pour porter Paul, toujours paralysé par la peur, jusqu'à la porte. Mais la statue nous suivait. Les murs commençaient à s'écrouler, les poutres qui supportaient le plafond craquaient. Je savais que si nous ne sortions pas maintenant, nous mourrions écrasés. J'esquivai les morceaux de mur qui tombaient sur moi, passai la petite porte avec Paul sur le dos. Elle nous mena vers la sortie gauche du temple. Nous étions sauvés !

Le lendemain matin, nous retournâmes au temple. Je m'attendais à le voir détruit, mais non, CE N'ÉTAIT PAS LE CAS. Il était intact, aucune fissure ne le parcourait. Il n'y avait plus de statue de déesse, non. C'était juste un temple inca, comme tous les autres. Traumatisés par notre expérience, nous prîmes l'avion pour rentrer le jour-même. Paul resta silencieux pendant tout le trajet.

Désormais, je vis à Guadalajara, au Mexique. Je suis allé voir un psychiatre pour m'aider à oublier ce mystère effrayant. Il se peut que les événements surnaturels que nous avons vécus ne fussent que des illusions. Paul a été affecté beaucoup plus que moi, et quatre ans après cette mésaventure, il est mort. Tous les soirs, je n'arrête pas de faire des cauchemars où cette statue revient me hanter. Dès que la lune est pleine, mes yeux deviennent rouges, je crois voir des chauves-souris dans ma chambre, et parfois je trouve des traces de sang sur mon oreiller. Suis-je fou ?



Sylvie

Le jouet fou

par Sylvie Vongsouthy

L'histoire se passait dans ma maison, elle se situe au Vietnam, à Ho Chi Minh ville, précisément sur la rue Phan Xích Long. On peut y voir un restaurant, à côté duquel se trouve ma maison. Elle est verte et entourée par beaucoup d'arbres. En entrant, on trouve un escalier à côté du salon, qui mène à cinq chambres ; trois à

droite et deux autres à gauche. La deuxième à gauche, c'était ma chambre...

A l'époque j'aimais bien les jouets, particulièrement les poupées. J'en avais beaucoup dans ma chambre, mais ma préférée était une nouvelle poupée en paille qui s'appelait comme moi, Annabelle. Un jour, comme ma grand-mère était malade, mes parents avaient dû rester à l'hôpital pour veiller sur elle. Mes quatre sœurs et moi étions toutes seules à la maison. Ce soir-là se passèrent des choses étranges.

Nous étions en train de dîner quand j'entendis un bruit en haut dans une de nos chambres. J'eus peur. C'était comme un objet lourd qui venait de tomber car il avait fait un très grand bruit. Soudain, ce son recommença une seconde fois et une troisième, il devint de plus en plus fort. Puis plus rien. Je commençai alors à me calmer.

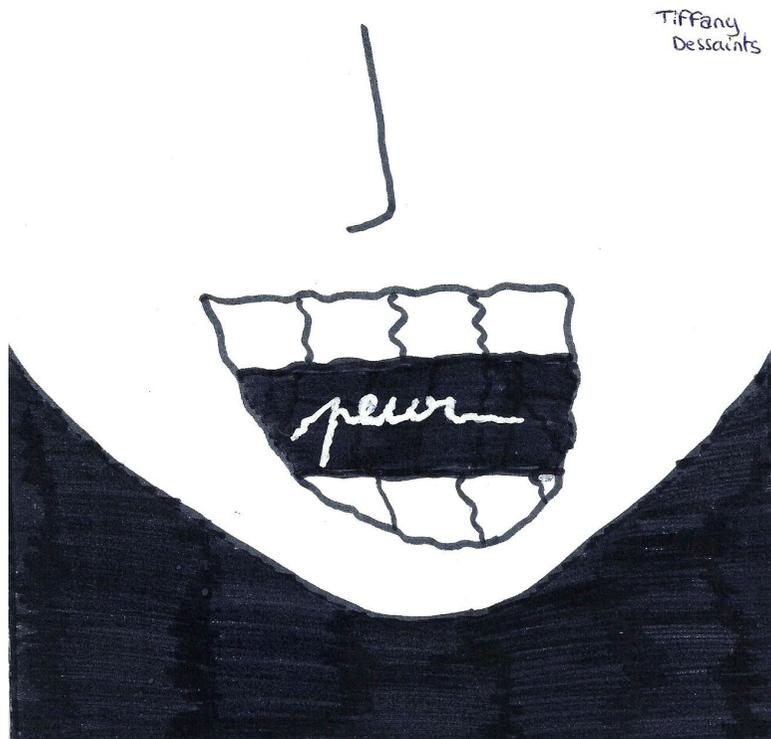
Après le repas, nous remontâmes dans nos chambres. J'étais seule dans la mienne, sans lumière, et pour m'endormir, je parlais à ma poupée Annabelle. Au bout d'un moment je me réveillai à cause d'un bruit, le même que celui que j'avais entendu pendant le dîner. Je regardai l'horloge, il était minuit pile, le moment où j'avais toujours très peur. J'essayai de me rendormir mais je n'y arrivais pas, alors je voulus parler à Annabelle, mais elle avait disparu !

J'entendis alors quelqu'un frapper à la porte, je sursautai et tombai de mon lit. J'eus besoin de tout mon courage pour aller ouvrir. Il n'y avait personne mais je trouvai quelque chose par terre. Était-ce une feuille ?...une lettre ?... Je la ramassai, c'était une feuille remplie de taches de café et je vis écrit en rouge, peut-être même avec du sang : « Je veux jouer avec toi !!! ». J'eus si peur que je n'arrivai plus à bouger. Je me demandai qui avait mis cette feuille-là et à cette heure-ci. Je courus finalement jusqu'à mon lit. Mes dents claquaient violemment, je tremblais. Soudain,

mon téléphone sonna, j'étais inquiète. Une voix de petite fille me dit : « Je suis à la porte de ta chambre ». Tout de suite j'éteignis le téléphone, mais une deuxième fois il sonna. C'était encore cette voix : « Je suis dans ta chambre » dit-elle et elle éclata d'un rire fou. Je jetai le téléphone par terre. Cette voix m'était très familière et il me semblait l'avoir déjà entendue avant. Je me souvins alors de la première fois où j'avais vu Annabelle, elle m'avait fait un clin d'œil et elle m'avait souri. Cela m'avait intriguée qu'une poupée puisse sourire et faire des clins d'œil, mais j'avais pensé que la poupée était spécialement conçue pour ça. Cette voix, c'était celle d'Annabelle !

Une tempête commença, on n'entendait plus que le bruit du vent et du tonnerre. En regardant par la fenêtre, j'aperçus une ombre. C'était l'ombre d'une fille qui portait une robe et avait des cheveux longs. Mon cœur commença à battre à tout rompre. C'était Annabelle! Je voulus sortir de ma chambre, mais je fus affolée en découvrant ma poupée mouillée et couverte de taches de sang devant la porte. Comment elle avait pu monter l'escalier ? Je me souvenais que la dernière fois que je l'avais vue, elle était près de mon lit. Mais pourquoi était-elle couverte de sang ? Peut-être que mes sœurs voulaient jouer à me faire peur. Quand je me retournai, Annabelle me regarda en souriant. J'avais envie de crier mais je n'osais pas car j'avais peur, si je criais, qu'elle me tue.

Je sortis de la chambre et courus pour échapper à la poupée. Mais quand j'arrivai à l'escalier, je me cognai, tombai et roulai jusqu'en bas. Je m'évanouis. Lorsque je me réveillai, je ne compris pas tout de suite où j'étais, ce que m'était arrivé. Au début, je crus avoir fait un cauchemar. Pour en être sûre, je montai chercher ma poupée. Quand je la vis, elle me sembla tout à fait normale, mais, en la regardant de plus près, c'est là que je découvris, sur la robe d'Annabelle, de petites taches de sang...



La statue qui parlait

par Tiffany Dessaints

Je m'appelle Anna, j'ai 12 ans et j'habite dans le 13^{ème} arrondissement de Paris en Île-de-France, avec ma tante, depuis que mes parents sont morts. Je vivais avec ma mère jusqu'à ce qu'elle eût un accident qui lui coûta la vie. Le 13^{ème} arrondissement

est un quartier très populaire, rempli de magasins et de restaurants étrangers ; c'est un quartier qui réunit les spécialités de nombreux pays.

Un soir, en rentrant du collège, je passai par une rue que je n'empruntais pas souvent car elle était sombre et glaciale. Le jour, elle était banale, mais la nuit, elle donnait une impression désagréable, comme si on avait pu vous intercepter et vous menacer ; enfin une rue où beaucoup de choses pouvaient vous arriver. En marchant dans cette rue, je m'étais rendu compte que le 13^e arrondissement pouvait avoir plus de côtés sombres qu'il n'y paraissait. Une atmosphère sinistre et inquiétante planait dans l'air, mais je n'avais pas le choix : des travaux bloquaient la rue que j'empruntais d'habitude. Tout à coup, je vis apparaître devant moi une statue asiatique, immense, qui à vue d'œil mesurait pratiquement deux mètres de haut. Elle était placée dans la vitrine d'un restaurant. Son visage de déesse était drapé d'une cape d'or et d'argent ornée de pierres précieuses. Je l'admirai jusqu'au moment où je sentis que quelqu'un m'observait. Je me sentis alors mal à l'aise et je décidai de rentrer chez moi.

Une fois arrivée, j'avais encore cette sensation que quelqu'un m'observait et me suivait. En me couchant, il me sembla que quelqu'un était à côté de mon lit et m'observait, qu'une main m'attrapait et me serrait le bras. Tous les soirs, la même sensation d'angoisse et de peur me submergeait et je refaisais les mêmes cauchemars chaque nuit. Je n'arrivais pas à savoir si c'était un rêve ou la réalité, je tremblais comme si cela n'allait jamais s'arrêter. Or un soir, en passant par cette rue sombre pour rentrer chez moi après l'école, je vis que la statue pleurait, une larme coulait le long de sa joue. Je trouvai ça curieux, car, pour moi, il était impossible qu'une statue pleure. Le jour suivant, la statue avait bougé, elle était maintenant de profil. Je supposai que les personnes qui l'entretenaient l'avaient déplacée, mais depuis que j'empruntais cette rue, je n'avais encore aperçu personne. Dans ma tête se bouscuaient toutes sortes de questions à son sujet auxquelles je

n'avais pas de réponse. J'étais à la fois très curieuse et effrayée car aucune statue n'avait encore ni pleuré ni bougé sans l'aide de personne. Cela me poussait à retourner dans cette rue dans l'espoir de comprendre ce phénomène tout en vainquant ma peur.

Chaque jour un peu plus, je remarquais des phénomènes étranges et mystérieux provenant de la statue. Un jour, j'entendis sa voix, elle était forte et calme, comme s'il était naturel et logique qu'elle parle. J'étais surprise et en même temps tétanisée par la peur.

Elle me dit alors ces quelques mots :

« Aide-moi !

- C-c-comment ?!, dis-je en bégayant.

- Aide-moi ! répéta-t-elle en implorant.

- M-m-m-mais vous aider à quoi ? dis-je avec surprise.

- Tu sais très bien de quoi je veux parler ! Aide-moi ! insista-t-elle en perdant patience.

- M-mais comment vous... ? », dis-je en laissant ma phrase en suspens.

Elle ne réagit même pas, je reculai petit à petit puis je partis en courant jusqu'à chez moi, totalement terrifiée par ce qui venait de se produire sous mes yeux. Je ne savais même pas comment j'avais pu lui répondre tellement la peur me nouait le ventre.

Le lendemain, j'avais tout oublié de ce qui s'était passé la veille, il ne me restait que ce rêve flou qui me trottait dans la tête, comme si quelqu'un ou quelque chose avait effacé le souvenir de cette nuit-là de mon esprit. J'avais un sentiment très étrange, comme s'il m'était arrivé quelque chose de terrible. Malgré tout, je me préparai pour aller à l'école. Toute la journée, j'entendis comme des murmures dans ma tête, je trouvais ça très étrange et ma tête tournait... Je finis par me dire que ce n'était que mon imagination qui me jouait des tours et rentrai chez moi.

En passant dans la rue, j'aperçus la statue et entendis une voix me disant : « Aide-moi ! Aide-moi ! » et tout à coup des images défilèrent à toute vitesse dans ma tête et le rêve que j'avais fait la veille me réapparut clairement. Je réalisai alors que ça s'était vraiment passé, que c'était la réalité et que je ne pourrais jamais, au grand jamais, me débarrasser de cette voix qui me poursuit et qui me hante encore nuit et jour.



Un jouet fou

par Nicolas Moinard

J'avais l'habitude de marcher dans la forêt de Thu Duc, à Ho Chi Minh ville. Depuis déjà 60 ans, je faisais la même promenade à la même heure tous les jours. Je commençais sérieusement à vouloir changer un peu ma vie, je m'ennuyais tellement dans cette solitude ! J'avais vraiment besoin de m'amuser, me distraire, surtout de faire quelque chose de nouveau.

Je décidai donc de faire du camping dans cette forêt. Alors je partis, j'installai ma tente et ce fut bon, j'étais enfin tranquille au milieu de la nature. C'était si beau, il y avait des vieux arbres et des oiseaux qui chantaient. Juste en face de moi, je voyais plein d'animaux sauvages comme des serpents, des singes, et souvent le soir, des araignées. Le ciel était clair et beau à voir, il était parfaitement bleu et des oiseaux y volaient aussi. Plusieurs fruits sauvages comme les fraises ou le durian y poussaient abondamment. C'était tellement bon de se changer les idées... Je n'avais jamais aussi bien dormi. Je faisais régulièrement mes promenades pour observer les écureuils et les oiseaux. La nuit, je dormais sous ma tente, mon petit chez moi. Mais je me sentais quand même assez seul.

Un soir, en allant me coucher, je fus surpris de n'entendre plus aucun bruit d'animaux, je n'avais jamais connu de nuit aussi calme, trop calme... Heureusement qu'il y avait la lune qui éclairait la forêt alors je pouvais voir les ombres des animaux. Cela m'inquiétait quand même car ils étaient immobiles. Pourquoi ne bougeaient-ils pas ? Était-ce une illusion ou une réalité ? Si c'était une réalité, de quoi avaient-ils peur ? Alors j'essayai de dormir sans plus penser à cette bizarrerie. C'était assez difficile parce que je commençais à appréhender ce silence.

Je fis un rêve étrange, ou même un cauchemar : je crus voir une poupée aux cheveux décoiffés et borgne, dont je ne me souvenais pas à qui elle appartenait, qui était en train de m'étrangler, elle serrait et serrait de toutes ses forces ses mains autour de mon cou. Soudainement, elle sortit son poignard. Elle ressemblait telle une meurtrière prête à m'égorger. Son regard sadique, fou et glacial me donnait envie de me suicider avant qu'elle me torturât. Malgré ses 60 centimètres, elle faisait si peur qu'elle semblait mesurer dix mètres. Que faire ? Que faire ? Elle était si puissante... j'aurais tant voulu sortir de ce cauchemar !

Tout à coup je me réveillai. Je transpirais énormément et avais

envie de vomir. Quand j'allumai ma lampe torche, je me regardai dans le miroir ; voici ce que je vis : des traces de main sur mon cou ! J'eus tout de suite la chair de poule. J'avais l'impression de sentir une présence... oui très proche... j'entendais un soupir... quelqu'un respirer...une déchirure. Lorsque j'eus le courage de me retourner, une poupée qui ressemblait à celle de mon cauchemar était assise sur mon lit. Comment était-ce possible ? Était-ce un cauchemar ou bien la réalité ? C'était inexplicable. J'eus tellement peur que j'étais sur le point de m'évanouir. Je me précipitai sur la poupée et l'enterrai dans la forêt. Je n'osais même plus de me recoucher par crainte de revoir cette poupée. Choqué d'une telle expérience, je m'assis donc pour réfléchir sur cette anomalie.

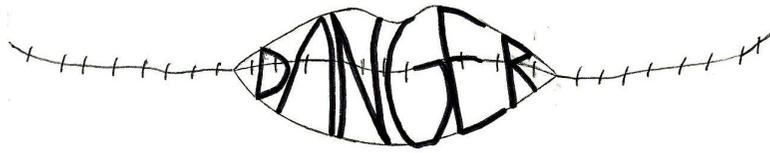


A force d'y réfléchir, j'étais sur le point de m'endormir quand tout à coup j'entendis ma boîte à musique, que j'avais rangée dans ma valise, à l'intérieur de ma tente, s'ouvrir et s'actionner. Je commençai à avoir des frissons et je claquai des dents. Je n'osai

pas la refermer car j'avais peur. De quoi avais-je peur ? Cela pouvait être tout à fait normal... Je me méfiais quand même... J'allais me lever quand tout à coup j'entendis un bébé pleurer. Je me plaquai tout de suite contre ma tente. Je regardai autour de moi, une fois, deux fois, quoi ?! La poupée était bien en train de marcher avec un poignard à la main. J'étais très angoissé, je ne savais pas quoi faire. Mes poils se hérissaient. J'essayai de hurler mais je n'y arrivai pas. Je me sentais presque déjà mort... La poupée riait et avait un œil arraché, ses cheveux étaient frisottés comme les poils d'un bouc. J'avais peur de mourir, de souffrir. Personne ne pouvait m'aider. Puis la poupée se jeta sur moi et me donna deux coups de poignard. C'était fini pour moi.

Pourtant, au moment où j'allais mourir se réalisa un miracle : un être blanc, étrange, avec des yeux noirs et des longues mains se précipita sur la poupée pour la tuer et tous deux disparurent. J'étais complètement perdu. D'où venait cette poupée ? Pourquoi voulait-elle me tuer ? Un souvenir de ma pauvre sœur qui était décédée il y a bien longtemps me revint en mémoire. On se détestait tellement que je me souvenais du nombre de fois où on s'était battu. Mais oui ! Cette poupée appartenait à ma sœur ! Et d'où venait cet être ? Pourquoi m'avait-il protégé ? Peut-être que c'était ma lampe torche que je n'avais toujours pas éteinte qui avait fait apparaître cette chose ? Non, comment serait-ce possible ? Je ne cherchai plus à comprendre car j'avais une hémorragie et je devais absolument aller à l'hôpital. Mais comment ? J'étais au milieu d'une grande forêt. Si la poupée revenait, je n'aurais peut-être pas d'autre choix que de rejoindre ma sœur...

Sara



Le Mystère de la statue vénitienne

par Sara Phan Van

Venise, c'est vraiment une ville magnifique ! En partant de la place du marché, on va derrière les stands de masques et l'on peut alors voir un canal couvert de gondoles de toutes tailles. Quand on traverse le petit pont de pierre en face de l'école Goya, on arrive devant des immeubles résidentiels, tous peints d'une couleur différente, allant du bleu pastel à l'orange du soleil. En longeant le canal, on s'arrête à la dernière maison. C'est là que j'habite.

Un jour, alors que je rentrais d'une fête au lycée, je découvris une statue qui ne se trouvait point là avant, placée dans la rue au bord du canal, devant les barrières de pierre. Elle était plutôt étrange avec ses mains crochues, ses jambes déformées, mais surtout sa tête sans visage, pas d'yeux, ni de nez. Malgré ses formes biscornues, je pouvais reconnaître la silhouette d'une femme. Sur son visage fin, seule une bouche entrouverte laissait apparaître de petites dents pointues.

En fin d'après-midi, je devais sortir pour acheter un livre sur l'histoire des arts à la librairie située en face de mon lycée, à environ un kilomètre de chez moi. Alors que je repassais devant cette nouvelle statue, je m'arrêtai instinctivement et vis une inscription sur son socle en pierre, mais je ne compris pas le texte gravé. Je l'observai, de haut en bas, petit à petit. Cette statue faisait bien trois mètres. Puis, je me concentrais sur sa tête, plus particulièrement sur ses lèvres, qui étaient pareilles à celles d'un être humain. Le corps de la statue, abîmé par le temps, était lui aussi en pierre. Je me retournai, quand, soudain, j'entendis un bruit étrange, comme un frottement. Quel était ce bruit ? Il était 18h30 et les passants se faisaient rares à cette heure-ci. Je jetai un dernier coup d'œil à la statue ; quelque chose avait changé en elle. Sa bouche ! Elle n'était plus entrouverte, mais fermée ! Une angoisse me parcourut. Peut-être que j'avais mal regardé ? Je vérifiai encore, mais non, sa bouche était bien fermée ! Avait-elle bougé ? Non... Peut-être qu'à force de lire des livres de science-fiction, je m'imaginais des choses irréelles... De plus, la fête m'avait épuisée... La fatigue était-elle la cause de tout ce que j'entendais et voyais ? Essayant d'oublier cette impression bizarre et angoissante, je repartis en direction de la librairie en restant sur mes gardes.

Plus tard dans la soirée, je rentrai chez moi, mon livre à la main. Quand je repassai devant la statue, des frissons me parcoururent le dos en entendant des chuchotements dans une langue incompréhensible et apparemment étrangère. Je me retournai, mais

je ne vis personne, seulement la statue. Mon cœur battait à toute allure. Qui avait prononcé ces paroles et que signifiaient-elles ? Je continuai mon chemin et entendis encore une fois les chuchotements. Je me disais que c'était dû à la fatigue et que je devais rentrer dormir, mais je ne pouvais pas me calmer ; ces bruits semblaient si réels ! Je n'arrivais pas à réfléchir. Si j'étais vraiment en danger, je ne pouvais pas rester là. Je pris donc la fuite, mais les paroles ne cessaient de résonner dans ma tête. J'étais paniquée. Arrivée devant chez moi, j'ouvris la porte en hâte et me précipitai à l'intérieur. Je n'entendis plus rien, seulement la télévision allumée. Mes jambes tremblaient de peur. Je montai dans ma chambre et fermai la porte à clé, par précaution.

La seule chose que je voulais faire, c'était oublier tout cela. Je m'installai sur mon lit, puis commençai à lire mon livre pour me changer les idées. Mais je n'arrivais pas à oublier la statue ni les chuchotements. Des questions par dizaines surgissaient dans ma tête. Qui avait chuchoté ? En quelle langue ? Était-ce vraiment la fatigue qui me causait ces hallucinations ? La statue n'avait qu'une bouche, et personne d'autre n'était dans la rue à ce moment-là... Peut-être que c'était la statue qui avait parlé... Non... Les statues ne parlent pas. Et pourtant, sa bouche, qui était entrouverte plus tôt, ne l'était plus... Soudain, j'entendis des petits bruits au rez-de-chaussée. On aurait dit des rafales de vent, mais aucun arbre ne bougeait derrière ma fenêtre. Beaucoup d'autres bruits inquiétants retentirent. J'avais du mal à respirer... J'avais tellement peur ! Peut-être que tous ces bruits venaient de la télévision ? Pourtant le son n'était pas aussi fort quand j'étais rentrée... Ne cherchant qu'à dormir, je plongeai sous ma couverture, malgré tous ces bruits étranges.

Le lendemain, j'eus du mal à me lever. Je n'avais pas beaucoup dormi car j'avais été trop préoccupée par la statue. J'avais continué à entendre les chuchotements, les bruits effrayants et mon angoisse n'était toujours pas partie. De plus, ces questions qui me hantaient comme des mauvais esprits n'avaient pas cessé de me poser

problème toute la nuit. Parfois, je croyais voir la statue recouverte de symboles inconnus me regarder avec un visage terrifiant. Sa tête était balafrée, sa bouche grande ouverte et ses dents démesurées ! Mais le plus apeurant était qu'elle avait pris une forme humaine. J'espérais vraiment que tout cela était dû à la fatigue...

Le lendemain, je décidai d'aller voir l'inscription sur le socle de la statue. Seuls des symboles et des dessins étranges y étaient gravés. Je pris des notes puis je m'assis sur un banc au bord du canal. J'avais pris mon livre avec moi. Je trouvai une page sur les statues anciennes et vis dans un encadré des symboles semblables à ceux du socle ! Une vague d'enthousiasme parcourut mon esprit. Puis j'entrepris de déchiffrer leur signification. Je comprenais vaguement ce qu'ils signifiaient. Ils parlaient de vengeance, d'un danger, comme une sorte d'avertissement. Je n'avais pas tout compris, mais je savais que ces symboles n'avaient pas une signification rassurante. Je me dirigeai donc vers la statue, même si je ne savais quoi faire. Peut-être que si je prononçais ces mots, la statue arrêterait de me parler... Mais pourquoi est-ce que je pensais que cette statue me parlait la veille !? Je devenais vraiment folle ! Pourtant je devais à tout prix essayer. Je prononçai les paroles inscrites sur le socle, avec la traduction de celles-ci sur mon livre. Il ne se passa rien. Je rentrai chez moi, même si je n'étais pas complètement sûre d'avoir fait ce qu'il fallait. À présent, je devais me détendre et prendre du repos.

À partir de ce jour-là, tout redevint normal. Je n'étais plus angoissée et je pensais moins souvent à la statue. Mais aux environs de minuit, un soir de pleine lune, des bruits très étranges parvinrent à mon oreille alors que j'étais dans mon salon. J'eus la chair de poule et mon cœur se mit à battre comme un tambour. Et si la statue me parlait réellement ? D'habitude, à cette heure-là, j'étais tellement fatiguée que je m'endormais sur le canapé. Mais cette fois-ci, malgré la fatigue, je ne pus m'endormir. Je ne savais pas quoi faire... Peut-être que j'avais trop pensé à cette maudite statue et maintenant je m'imaginai des choses... Allais-je

désormais entendre sa voix toute ma vie ? Non. Si c'était à cause de la fatigue, tout cela devrait cesser à condition de me reposer plus souvent et d'arrêter pendant un moment de participer à des fêtes. De plus, la présence de la statue m'effrayait. Je devais partir de Venise et aller chez mon frère qui vivait dans un lieu calme et relaxant. La statue était sûrement liée à mon malaise. Pourtant, depuis que j'avais prononcé les paroles du socle, je me sentais mieux, comme si le « danger » avait été vaincu... Mais cela ne prouvait rien.

Déterminée, je préparai mes affaires. Pendant tout ce temps, je ressentis une pression douloureuse sur la poitrine... Probablement la statue en colère qui se vengeait sur moi. Ou était-ce le stress ? Une raison de plus pour quitter Venise au plus vite. Je laissai un mot à mes parents et quittai la maison pour la Sicile, afin d'y retrouver mon frère ainsi que, je l'espérais, une vie paisible...



La Poupée ensorcelée

par Mai Thao Nguyen Ngoc

J'avais une passion dans la vie : les poupées. Elles remplissaient ma maison... ce qui à mon âge était étrange. Dès que j'en voyais, une irrésistible envie me poussait à en acheter, quelle que soit leur apparence.

Un jour, lorsque je me promenais dans la brocante annuelle de mon village à Haiti, je vis une femme d'une quarantaine d'années aux yeux cernés et au front ridé. Son air triste, désespéré et un peu fatigué me poussa à m'approcher de son étalage. En m'avancant vers elle, je fus brusquement surprise de voir qu'il n'y avait qu'un seul article : une poupée. Je me demandai pourquoi il n'y en avait qu'une seule et je la regardai attentivement. Elle mesurait environ 30 cm ; son regard plissé me faisait frissonner. Ses cheveux blonds tombaient sur son dos et elle faisait très peur à voir... Je me sentis trembler en remarquant qu'elle n'avait que 4 doigts. C'était incroyable ! Après quelques minutes, je décidai de l'acheter, sans raison. Qu'est-ce qui m'attirait chez elle ? Au moment où j'eus entre les mains la poupée que me tendait la femme, le ciel devint gris et sombre puis le tonnerre gronda. Il me sembla que les yeux de la poupée avaient cligné et qu'elle avait ri. Terrifiée, je la fourrai au fond de mon sac. Je ne voulais plus la voir...

Une fois chez moi, je déposai mon sac dans le salon. L'image de la poupée continuait à me hanter, mais je ne parvenais pas à la sortir de mon sac pour la regarder. J'allai ensuite me coucher... En pleine nuit, je me réveillai en sursaut : il me semblait que j'entendais un bruit anormal... les pas de quelqu'un dans le couloir. Par curiosité, j'ouvris la porte et jetai un coup d'oeil anxieux, mais je ne vis rien ! Je fus gagnée par l'inquiétude et ne réussit plus à m'endormir. Je finis par descendre l'escalier pour aller chercher à boire. En retournant vers ma chambre, je découvris avec étonnement mon sac grand ouvert ! Je fis encore un pas et je vis la télévision allumée, alors que je croyais l'avoir éteinte. Je l'arrêtai et retournai ranger mon sac. En ramassant mes affaires, je me rendis compte que la poupée manquait...

Soudainement, j'entendis l'eau couler dans la salle de bains. Je courus tout de suite jusqu'à la douche qui était à l'étage. A chaque marche, une angoisse croissante montait en moi. J'atteignis le palier en tremblant. Une fois à la salle de bains, il n'y avait personne ! Mais en entrant dans ma chambre, je fus épouvantée de

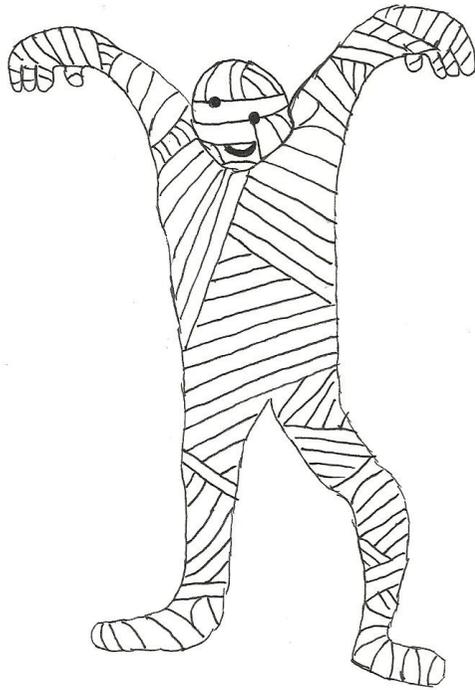
voir que la poupée s'était mise sur mon lit ! À cet instant-là, je me sentis absolument paniquée, mon coeur battait, tout mon corps tressaillait... Et je décidai de retourner à la brocante pour rendre la poupée à la femme. Toute la nuit j'eus chair de poule et ne parvins pas à me coucher à cause de la présence de la poupée.

Le lendemain, à six heures, je me précipitai à la brocante, mais la femme n'était plus là. Je demandai aux autres villageois, ils me répondirent qu'ils n'avaient jamais vu cette femme auparavant. Je me sentis terrifiée : je décidai de jeter la poupée à l'écart car je ne pouvais pas rentrer chez moi avec elle.

Cette nuit-là, je pensai sans cesse à la vieille femme de la brocante. À minuit, je m'éveillai toujours assise sur la chaise devant la fenêtre... Je vis alors une éclipse lunaire, le moment où l'ombre recouvrait la lune et le ciel était tout noir. Les rideaux commencèrent tout à coup à s'envoler, soulevés fortement par le vent ; la porte s'ouvrit et grinça. Mais le plus effrayant fut que la poupée marcha vers moi et ses yeux clignèrent en me regardant... C'était horrible ! Et mon cou... je sentis mon cou rétrécir comme si on m'étranglait. J'étouffais et je finis par m'évanouir !

Au matin, je m'éveillai et découvris que je dormais depuis trois jours. Je regardai autour de moi, tous les objets dans ma chambre étaient détruits. Je n'ai jamais compris ce qui s'était passé, mais, depuis ce moment-là, je déteste toutes les poupées

DY Yohan
40B



La momie se réveille

par Yohan Dy

J'avais vingt-six ans quand cette incroyable histoire m'est arrivée. J'étais alors en voyage en France et plus précisément à Paris pour y faire du tourisme. Après avoir passé la moitié de la

journée à me promener dans les belles rues de la capitale, je m'étais retrouvé rue de Rivoli, juste à côté du palais des Tuileries, avec, en face de moi, le magnifique musée du Louvre en forme de pyramide avec ses grandes vitres transparentes. J'achetai un ticket et je me dirigeai vers l'entrée quand une petite sensation de malaise m'envahit pendant quelques secondes, comme si ce musée cachait une menace terrifiante. Tout d'un coup, je me rappelai la légende de Toutankhamon, ce pharaon dont la momie aurait tué des hommes. Mais je chassai vite cette pensée et entrai par la porte principale pour commencer la visite en essayant de ne rien oublier.

Alors que j'étais en train de faire un croquis de la magnifique Joconde de Léonard de Vinci, je remarquai que ma montre indiquait 19h15. Je me rappelai l'annonce à l'entrée indiquant que le musée fermerait à 19h00. Je m'étais tellement laissé absorber par la magie de cet endroit que je n'avais pas vu le temps passer. Lorsque j'atteignis enfin la sortie, la porte était fermée et personne ne se trouvait dans les alentours. La nuit tombait et j'étais enfermé. L'inquiétude commença à me prendre car je n'avais trouvé aucune autre sortie.

Tandis que je cherchais une possible sortie de secours, en passant dans la partie égyptienne du musée, je remarquai avec effroi que le sarcophage où reposait environ trois heures auparavant une momie venant de l'Égypte ancienne était à présent vide. Non, je ne pouvais pas croire cela. Mon imagination me jouait-elle des tours ? Pourtant le sarcophage était bien vide et j'étais sûr et certain que quand j'étais passé pendant ma visite, la momie y reposait, les bras en croix. La crainte me prit, il fallait que je trouve une sortie au plus vite pour quitter cet endroit maudit.

C'est alors que, soudain, j'entendis des bruits de pas au loin qui se rapprochaient de plus en plus de l'endroit où je me trouvais. J'étais paniqué à l'idée qu'une momie avait pris vie. Il était impossible de croire à cela, j'émis alors l'hypothèse que c'était simplement un gardien venu faire sa ronde de nuit. Mais en

revoyant dans ma tête l'image du sarcophage vide, j'eus encore plus peur.

À mesure que les pas se rapprochaient, j'entendais une voix qui répétait : « tuer...tuer...tuer... ». J'étais terrorisé, la voix était de plus en plus forte et se rapprochait à vive allure. Je décidai alors de me cacher derrière un objet, que je n'arrivais pas à distinguer, et d'attendre que les pas s'éloignent. J'avais tellement peur que je transpirais à grosses gouttes et respirais très fort. J'essayai en vain de me calmer jusqu'au moment où je l'aperçus.

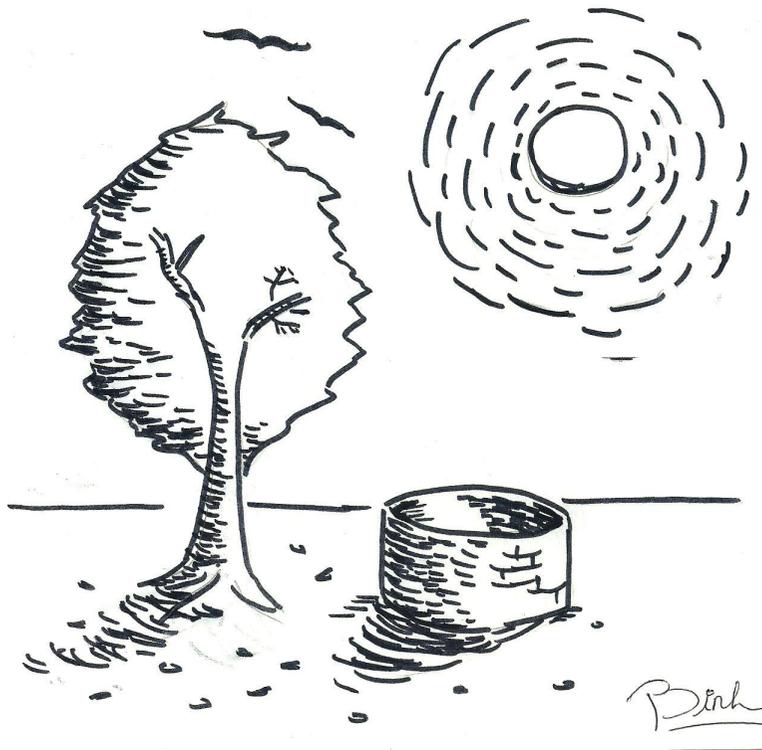
Elle avait surgi d'un couloir et se dirigeait vers moi. Elle était horrible avec ses yeux rouge sang qui me fixaient d'un air menaçant. Armée d'un long couteau en pierre égyptien, elle murmurait toujours les mêmes mots effrayants d'une voix terrifiante. La momie allait me tuer et je ne pouvais rien faire.

L'horrible être aux yeux rouges m'assena un premier coup de couteau sur l'avant-bras, qui me laissa une entaille profonde. Le sang coulait à grosses gouttes, j'allais mourir, j'en étais sûr. La momie prépara son coup final, elle brandit son arme, prête à frapper, mais soudain on entendit un petit bruit non loin. Elle eut une seconde d'inattention qui me permit de lui passer sous le nez et de lui échapper. Je me mis à courir le plus rapidement possible en tournant à droite, à gauche, sans me poser de questions. Je n'avais jamais couru aussi vite de ma vie.

Il fallait que je trouve une sortie au plus vite car, je le savais, je ne pourrais pas échapper une seconde fois à la momie. Alors que je cherchais des issues possibles, je remarquai une fenêtre que je n'avais pas aperçue auparavant. Elle était entrouverte et fort heureusement assez large pour me laisser passer. Ai-je besoin de vous dire mon soulagement quand je me retrouvai dehors dans la nuit fraîche de Paris ?

Même aujourd'hui, je ne sais pas ce qu'il s'est réellement passé, car le lendemain la momie était bien à sa place dans le sarcophage.

Est-ce mon imagination qui m'avait joué des tours sous l'effet de la peur ? Mais comment expliquer alors l'énorme cicatrice que je porte depuis sur l'avant-bras ?



La maison abandonnée et son vieux puits

par Trieu Binh To

C'était en été, lorsque j'avais dix-huit ans. Je vivais en Indochine chez mes grands-parents. J'étais un enfant très remuant : j'aimais m'amuser avec mes amis comme les autres.

Un jour, ma grand-mère me demanda de chercher de l'eau dans un ancien puits, près d'une maison de mon quartier, pour en garder en réserve. Je n'aimais pas du tout ça, mais j'acceptai de l'aider. Je devais en prendre douze grands seaux.

Ce puits se situait dans le jardin de la maison. Derrière de grands arbres centenaires se trouvait une villa blanche qui semblait être plongée dans un sommeil profond. Je marchai sur la pointe des pieds tout près des arbres, comme un voleur. En arrivant près du puits, j'eus l'impression que quelqu'un me suivait. Soudain, je frissonnai. Je ne savais pas pourquoi. Quelque chose d'étrange attira mon attention. Par instinct, je levai mon regard et je vis une femme, vêtue de blanc, assise à la fenêtre. Une certaine peur m'envahit. Pourtant il n'y avait aucun changement ni de bruit dans la maison. Tout était calme, mais je commençai à transpirer à grosses gouttes. Les coups de vent et les bruissements du jardin m'effrayaient vraiment. Je craignais d'être découvert, mais jusqu'à ce que je sortisse du jardin, cette femme resta assise au même endroit, sans dire un mot.

À mon deuxième trajet, la femme mystérieuse était toujours à la même place et gardait le même silence, et les fois suivantes également. Le jardin conservait son air sinistre et humide. Les mousses des troncs d'arbre et les insectes étaient là, dans ce jardin, où personne ne les remarquait depuis longtemps. Une idée me passa par la tête : était-ce une maison abandonnée ? Quelque chose de trop normal est parfois anormal. Cette immobilité, ce silence m'intimidaient peu à peu. Je commençais à me poser des questions : pourquoi cette femme étrange était-elle indifférente à ma présence dans son jardin ? Cela m'intriguait. Une crainte grandissait inexplicablement dans mon âme.

Chez moi, je racontai tout ce qui m'était arrivé à ma grand-mère, mais mon histoire d'après elle n'était pas grave. D'un air placide, elle me dit de ne m'inquiéter de rien, peut-être que la propriétaire de cette maison-là avait accepté ce que l'on faisait,

mais je devais être plus rapide.

Cependant, lors du dernier trajet, les choses ne se passèrent pas comme d'habitude. Je me levai très tôt ce jour-là. Alors que le soleil commençait à répandre ses premiers rayons, j'arrivai au puits. Rien n'avait changé, mais un vent froid soufflait étonnamment dans le jardin et emporta mon mouchoir vers la fenêtre où se trouvait la femme. C'était le mouchoir de ma grand-mère. Je devais le reprendre... Brusquement, j'eus des frissons dans le dos ; je sentais que mon cœur battait plus fort que jamais, car une inquiétude incompréhensible me pénétrait. Mon front et mes mains étaient pleins de sueur. Mais pourquoi avais-je peur ? Peur de quoi ? Ma grand-mère disait toujours que l'on avait peur de ce que l'on ne comprenait pas.

Lentement, je frappai à la vieille porte mais personne ne me répondit. Je la poussai car elle n'était pas fermée à clef. Une odeur humide s'éleva et toute de suite je compris que c'était une maison abandonnée. La poussière et les toiles d'araignée envahissaient la salle, par terre, au plafond, partout. Une couche de brouillard flottait, au bout du couloir s'entrevoyait un vieil escalier de bois pourri. Je pris mon courage à deux mains et montai l'escalier, puis cherchai la chambre où se trouvait mon mouchoir. Je traînai des pas lourds dans la chambre sombre. Là, vêtue d'une robe d'été, ne s'intéressant pas à sa chevelure embroussaillée, la femme était plongée dans son propre monde. Sans hésiter, je lui dis bonjour. Elle ne me répondit pas. Deux fois, trois fois, rien ne changea. Tout à coup, tous mes soucis, tous mes doutes s'évanouirent : ce n'était qu'une poupée ! Je vins ramasser mon mouchoir qui était à côté de sa chaise. Mais dès que je rencontrai son regard vide, je fus pris de peur. Son visage était vraiment sans âme ; ses lèvres sèches comme celles d'un malade ; ses cheveux trop épars et sa peau blanche comme la neige, tout ça n'était pas normal ! Cette immobilité, ce silence la rendaient pareille à une momie ! Mais pourquoi n'était-elle pas décomposée ? Pourquoi ? Je criai de toutes mes forces.

Une violente rafale de vent passa soudainement à travers la

fenêtre ; la « momie » tomba par terre sous mes yeux et mon corps se crispa. Un instant plus tard, il me sembla qu'elle venait de me sourire ! Mon cœur voulait sortir de ma poitrine. Ses doigts commencèrent à bouger. Son visage devint brusquement très sombre. J'avais si peur que je ne savais quoi faire. J'étais cloué sur place tandis que le cadavre s'approchait de moi. Dans l'obscurité de la chambre, elle me prit les pieds d'une main froide comme la glace mais aussi solide que les pierres. À ce moment-là, je ne savais plus si elle était humaine ou momie. Ce que je savais, c'est que je devais m'échapper de ce lieu immédiatement ! Je donnai un fort coup de pied à son visage effrayant et je courus à toutes jambes jusqu'à chez moi.

Je racontai tout ce qui s'était passé à mes grands-parents, puis nous décidâmes d'appeler la police. Mais lorsque celle-ci se rendit sur place, elle ne trouva rien du tout ! Personne ne me croyait. Pourtant, quelques semaines plus tard, on trouva un morceau de bras putréfié dans le puits où j'avais pris de l'eau ! Était-ce le bras de la momie ? Je ne le sus jamais mais plus jamais je ne retournai dans le jardin de cette maison maudite.



Table des matières

- *Méduse et mon bracelet argenté* par Poppy Nguyen-Eastwood
- *Le Manuscrit ensorcelé* par Mai Ly Phan
- *L’Intrus chez Monsieur Zéral* par Huu Tan Mai
- *Une Pige pour un bleu* par Ian Russel
- *L’Enfermement* par Quynh Ly Malric
- *La Chimère* par Ophélie Tran
- *Le Jouet abandonné* par Nghia Nguyen
- *Mystère au Louvre* par Hella Bekheit
- *Le Cahier maléfique* par Noé Laureillard
- *Machu Picchu : cité de la terreur* par Guillaume Tran
- *Le Jouet fou* par Sylvie Vongsouthy
- *La Statue qui parlait* par Tiffany Dessaints
- *Un jouet fou* par Nicolas Moinard
- *Le Mystère de la statue vénitienne* par Sara Phan Van
- *La Poupée ensorcelée* de Mai Thao Nguyen
- *La Momie se réveille* par Yohan Dy
- *La Maison abandonnée et son vieux puits* par Trieu Binh To